

Ferdinand de Roten (1847-1923) et ses poésies

I

Notice biographique

par

Cyrille MICHELET

Autoportrait

Janvier 1917. Ferdinand de Roten va entrer dans sa soixante-dixième année.

Dans sa retraite de Haute-Nendaz, le facteur lui remet une enveloppe, un envoi de sa nièce qu'il adore, Mme Charlotte de Wolff. Elle accompagne ses souhaits d'une photo de sa petite famille. Le vieux solitaire exulte: « On pense à moi là-bas ! Surprise heureuse ! Gracieux éblouissement ! Une mère aimée qui se présente à moi, là, tout à coup, dans mon gourbi désolé, épanouie entre ses deux gosses. Oui, vertueuse Cornélie, voilà bien vos bijoux ! Quelle exubérance de santé ! Quelles promesses d'avenir ! »

Le vieillard laisse exploser sa joie. Il se livre à des gaudrioles épistolaires et commet quelques vers légers sur une vision du futur, imaginant le bonheur de la jeune mère lorsqu'elle brillera « sous les lustres des salons », quand danseront devant elle ses enfants devenus de beaux jeunes hommes. Comme pour s'excuser de ce langage frivole, Ferdinand ajoute: « Nous avons parfois de ces égarements, nous autres qui avons rimé en notre bon temps. »

Il ne sait comment témoigner sa joie, son contentement, sa gratitude. Il lui vient une bonne idée: pour récompenser sa tendre nièce de l'attention qui l'a si profondément ému, il lui rendra la monnaie de sa pièce en lui adressant sa propre photographie, qu'il fera tirer avec soin par le photographe-boulangier de Basse-Nendaz, François Fournier, passé maître en cet art.

« Oh ! écrit-il à sa nièce, il faut que je vous le dise : moi aussi j'ai fait piquer ma ressemblance sur le papier. Mais je ne m'y sens pas à l'aise. J'ai l'air désenchanté, trop vieux, le front porte trop haut, tout en ayant mine de ne penser à rien. Que voulez-vous, l'artiste a oublié de me faire des recommandations. Si je vous l'envoyais ? Ce serait un retour bien modeste, trop insignifiant en regard de votre attention fine. Enfin, je me mettrai dans la situation de la plus jolie fille du monde (quel toupet !) et je vous la ferai parvenir. Promettez-moi de ne pas tenir compte de l'aspect rébarbatif dont m'aura gratifié ma barbe en poil de pinceau... »

Ferdinand a retrouvé le ton badin, enjoué, un peu précieux, qui dut être celui de sa jeunesse folle. Il n'est pourtant pas exempt de mélancolie. Pour poser devant l'objectif, il a revêtu sa redingote élimée, remis son col droit et raide, sa vieille cravate, les vestiges fripés d'une époque brillante. Sur le portrait qu'il a fait « piquer sur le papier », le regard perdu dans le lointain laisse transparaître un brin de fierté orgueilleuse. Une belle tête de philosophe, moins résigné qu'il ne le dira à mépriser les biens de ce monde, comme son maître en simplicité Diogène le Cynique.

Enfance et jeunesse

Ferdinand de Roten descend d'une lignée de hauts magistrats. Deux d'entre eux, successivement, sont gouverneurs de Monthey au temps de la domination du Haut-Valais. Il a un an à la mort de son grand-père, Antoine de Roten, général en Espagne, un temps député à la Diète, puis retourné en Espagne. Sa grand-mère est née Françoise de Guzman, de la grande noblesse espagnole. Le père de Ferdinand, Nicolas de Roten, a épousé Madeleine de Riedmatten qui lui donne neuf enfants, quatre garçons et cinq filles. Ferdinand portera toute sa vie la marque du milieu aristocratique et fortuné dans lequel il a vécu son enfance et sa jeunesse. A travers les vicissitudes de son existence capricieuse et errante, il conserve une distinction racée, gardant aux siens un attachement inaltérable.

Au témoignage de ses condisciples, ni à l'école primaire ni au collège Ferdinand n'a jamais rien entendu aux mathématiques. En revanche, il fait des jaloux pour la littérature française et les langues mortes, le latin et le grec, où il décroche tous les prix. Lors des visites solennelles des inspecteurs et des examinateurs, il tient la vedette. C'est lui que les professeurs chargent des allocutions de circonstance.

Il a une réelle prédilection pour la langue et la culture françaises. Il remet en place, vertement et par de longues tirades de

vers, un ami qui l'a traité de «Boche», blaguant sur la consonnance germanique de son nom. Cela se passe à l'époque de la première guerre mondiale qui divisait les Suisses, selon leurs affinités, en germanophiles et en francophiles: « Boche, moi ? Je puisai l'esprit gaulois à la mamelle impériale depuis 1853 ! J'en ai l'empreinte géniale ! »

Un peu de vanterie, sans doute, ou défaillance de la mémoire ? En 1853, Ferdinand a six ans, l'âge d'entrer à l'école primaire. Se trouve-t-il à Paris comme il s'en prévaut dans sa réponse indignée ?

*Moi je portai, n'ayant encore
Que trente ou trente-deux saisons (7 ou 8 ans)
L'illustre drapeau tricolore
En défilant sous les maisons.
Et quand les clairons de l'armée
Sonnaient aux portes du faubourg,
Parés des lauriers de Crimée (1854/55)
Nos cœurs battirent le tambour.*

Le garçonnet porte-drapeau est-il de nouveau à Paris après la campagne d'Italie de 1859 pour fêter les exploits des armées de Napoléon III à Magenta et à Solférino ? Sa mémoire peut-être le trahit. Il a tant vibré aux récits des fastes de l'Empire, entendus dans son entourage, qu'il croit y avoir pris part lui-même. Et que croire de ces confessions ?

*Aux rayons de mes jeunes ans,
Moi, j'ai visité la grand-ville
Avant que de ses pieds pesants
L'outrageât la Prusse incivile.
La gloire alors couvrait Paris...*

Mais il précise encore:

*Sept ans avant la République (1863)
Ma voix a nourri ces échos.*

Ces «échos», ce ne peut être que Paris acclamant les combattants d'Afrique.

Sensibilisé, attiré par tout ce qui touche la France du second Empire, Ferdinand ne doit pas moins accomplir ses obligations de citoyen suisse. Recruté en 1867, il reçoit ses galons de deuxième sous-lieutenant le 9 septembre 1868. Ce n'est pourtant qu'en 1877 qu'il est noté dans les registres de l'armée au grade de lieutenant,

muté du bataillon 88 au 89, de la landwehr. Ce long délai de neuf ans pour la promotion au grade supérieur s'explique mal. Dans le morceau de vers cité, Ferdinand proclame encore :

*Dans sa splendeur contemporaine,
J'ai connu la France à Suez
Où, pour fêter la Souveraine,
On brandissait turban et fez.
Je la vois qui, portant, altièrè,
Son rang par la beauté trahi
Au bras d'une Majesté fière
Marche au-devant du Sinaï...*

Ceci ne nous éclaire pas sur cette tranche de vie entre toutes précieuse de vingt et un à trente ans. Ferdinand a-t-il réellement assisté à l'inauguration du canal de Suez ? C'était en novembre 1869. Y était-il en curieux, en figurant, en engagé de la Légion étrangère ? Son engouement, son admiration, son enthousiasme pour le second Empire se comprend. La belle impératrice Eugénie est de la famille de Montijo - de Guzman, une de Guzman comme sa grand-mère espagnole, probablement du même illustre lignage.

Un dilettante à la recherche de sa voie

En 1875, Ferdinand de Roten est en Valais. C'est la grande vogue de l'alpinisme. Le jeune désœuvré ne manque pas d'y sacrifier. Par les annales de la section Monte-Rosa, nous apprenons qu'il fit, cette année-là, plusieurs ascensions de premier ordre : le Mont-Rose, l'Alphubel, l'Allalin, l'Adlerpass, le Weissmies, la Cima di Jazzi, le Monte Moro, en compagnie de Joseph de Rivaz. Avec le même camarade de cordée, il se signale l'année suivante à la Rosablanche, au Breithorn, au Cervin, au Weisshorn.

Au cours de cette période marquée par ses performances d'alpiniste, se situe l'épisode de sa fréquentation avec une demoiselle de Diesbach, de Fribourg. Ses sœurs, qui ont toutes fait des mariages brillants, lui offrent une fort belle table en cadeau de fiançailles. Mais l'idylle ébauchée tourne court. La cérémonie dont on a fait les apprêts n'aura pas lieu. Lequel a voulu la rupture ? Ferdinand, se connaissant assez pour ne pas assumer la responsabilité de créer une famille ? La fiancée présomptive, hésitant et renonçant à s'embarquer pour Cythère avec un original dont elle pouvait craindre l'inconstance et l'instabilité ? Nous ne le saurons pas.

Ferdinand a des accès de mysticisme. En 1875, lors des obsèques de Mgr de Preux, évêque de Sion, il entraîne ses frères jusque dans le caveau de la cathédrale de Sion et se fait ouvrir le cercueil de son grand-oncle, Mgr Maurice-Fabien. Le curé de la ville le surprend un jour au bas du grand autel de la cathédrale, les bras en croix, dans une pose extatique. Le curé s'en inquiète et le fait sortir du temple.

Ce maladapté montre des velléités de vocation religieuse. Cela ne l'empêche pas de partager son temps entre la chasse et la bamboche avec de joyeux compagnons qui exploitent sa générosité. Il écorne sérieusement son patrimoine, qui aurait dû le faire vivre sans travailler.

Ferdinand est si bien intégré dans la société sédunoise qu'il va se mêler un instant à la chose politique. Il est élu député-suppléant aux élections de mars 1877. Il n'y fera pas carrière.

La tentation du cloître

Un peu plus d'une année s'écoule. Le 27 avril 1878 — il a trente et un ans — Ferdinand de Roten est entré chez les trappistes à l'abbaye de Tamié, en Savoie. Le 10 mai, il revêt l'habit des cisterciens, sous le nom de frère Dominique, l'un de ses prénoms de baptême. Il a décliné la qualité de «député de Sion». Ce titre fait mieux que «suppléant».

Une lettre du 4 septembre à M. Jules Zen-Ruffinen, conseiller d'Etat, son beau-frère, nous éclaire sur son état d'âme. Tout en laissant deviner qu'il souffre de «l'âpreté de sa vie», il se dit tout en bonheur de servir Dieu dans la solitude d'un cloître à la règle très austère:

« ... Acclablé par les perplexités où le plonge l'incertitude de son éternité, ce vieillard continuel dont l'avenir ne peut s'élever plus haut que la tombe, comment saurait-il vous dire les choses que le monde aime entendre ? Ah ! ne lui demandez plus rien que la prière que Dieu entend et bénit, avec les larmes de son silence qui pénètrent les secrets des miséricordes célestes, et les austérités de sa pénitence qui rouvrent les voies du Saint-Esprit.

» Et cependant je vous chéris tous, vous qui êtes mes frères. Je remercie la Providence qui m'a fait vôtre et cela jamais sans vous recommander humblement à Elle. Mais le cœur que j'ai donné à Celui qui s'est livré tout entier pour moi doit battre pour Lui d'abord et pour vous ensuite seulement, et purement à cause de Lui et en Lui, parce que je ne vous ai quittés que pour Lui... Tu ne saurais croire combien cette vie intérieure, pratiquée même aussi imparfaitement que je le fais, répand de joie dans l'âme...»

Tout confit qu'il se montre dans sa piété monacale, Ferdinand s'arrête pourtant à des contingences temporelles. Il a engagé la famille Roten à faire don à l'abbaye de Tamié d'une nappe d'autel. Il en donne la description, accompagnée d'un croquis coté, avec la minutie d'un artiste décorateur. Et la longue lettre s'achève sur un post-scriptum tout à fait terre à terre: « Mon cher, voudrais-tu avoir l'obligeance, quand tu viendras, de m'apporter un livre concernant l'art de traiter les vaches et les chevaux ? Quelque chose de suisse, entends bien ! »

L'exaltation religieuse va cependant s'apaiser et s'éteindre. A la suite de la visite de l'un de ses cousins, Armand ou Raoul de Riedmatten, Ferdinand quitte le cloître le 27 octobre 1879. Il y a demeuré dix-huit mois.

S'il a jeté le froc aux orties, ce n'est pas lui, certes, qui prendrait à son compte la rengaine des chansonniers de Paris, ironisant sur les échappés des couvents de cet ordre sévère, à ce que rapporte Chateaubriand dans la « Vie de Rancé »:

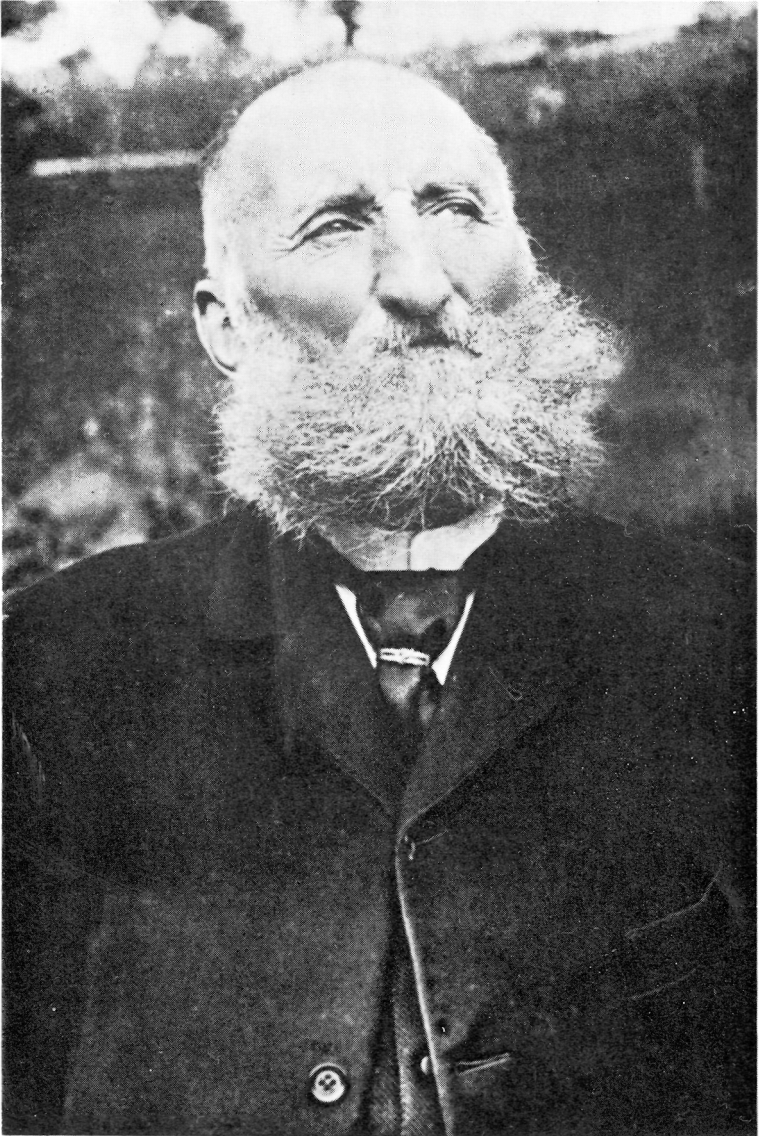
*Je suis revenu de la Trappe
Cette maudite trappe à fou;
Et si le diable m'y attrape,
Je veux qu'on me casse le cou.
Ce maudit trou n'est qu'une trappe,
Ce maudit trou
N'est qu'une trappe à fou.*

L'épreuve du cloître n'a pas entamé la foi de Ferdinand, non plus que son robuste optimisme. Il repart avec entrain sur la pente facile de la vie joyeuse.

Devant la dure réalité

Voici de nouveau Ferdinand dans la société sédunoise. En 1880, il revêt la charge bien légère de secrétaire de Monte-Rosa. Il a trente-trois ans. Titre oblige. Le secrétaire de la section valaisanne du Club alpin suisse va renouer avec l'alpinisme. Les cimes le tentent encore. Mais ce ne sont plus les prestigieux 4000. Les rapports de 1883 mentionnent l'ascension du Wildhorn, des Diable-rets, de l'Oldenhorn, de la Rosablanc. Les procès-verbaux sont sommaires et mal tenus. Négligence, désintéressement ?

Ferdinand a repris sa vie de célibataire désœuvré, de dilettante, menant la vie à grandes guides. Cependant ses ressources, largement suffisantes pour une existence ordonnée, ne lui permettent pas la fête continuelle. Sa fortune s'écorne sérieusement. Le train débonnaire de l'enfant prodigue commence à inquiéter ses proches.



Ferdinand de Roten

(1847 - 1923)

Non seulement le comportement peu exemplaire de ce fêtard leur fait un peu honte, mais les porte à craindre que cette conduite leur mène de bonne heure à l'assistance, alors à charge de la parenté.

Ferdinand est bien trop avisé pour n'avoir pas conscience qu'il glisse sur une pente dangereuse. Mais trouverait-il la force de s'arrêter ? Le travail le sauverait. Il est vrai qu'il possède une certaine culture, mais aucune formation pratique. Sa dignité s'offenserait d'occuper un emploi, une sinécure dans l'administration où les gens en place offrent volontiers refuge aux fils des familles de notables. Ses connaissances littéraires et des langues anciennes pourraient lui ouvrir une voie dans l'enseignement. Il n'y songe pas un instant et sans doute n'a-t-il reçu aucune proposition. Déjà il est classé : un raté.

Lorsque le conseil de famille le décide à se soumettre à une curatelle chargée d'administrer ce qui lui reste de biens et de revenus dont le résidu s'est tristement aminci, Ferdinand se plie à la cruelle réalité. Il va conformer son train de vie à sa situation de nouveau pauvre. Les ans — il est dans la pleine maturité de l'âge — et surtout la nécessité l'ont vaincu, sans détruire son insouciance, ses goûts de bohème impénitent épris d'indépendance et de liberté. Sa dégradation, sa défaite, il en prend son parti, sachant bien que c'est sa faute à lui d'en être arrivé là. Il a perdu, avec une grande part de sa fortune, beaucoup d'illusions et tous ses rêves d'une vie de gentilhomme.

Il y a en lui un côté Don Quichotte. N'a-t-il pas du sang espagnol ? Le voici chevalier errant. Mais rien physiquement du Chevalier à la Triste Figure, mince, efflanqué, de l'immortel héros de Michel Cervantès, préposé aux aventures ridicules. Ferdinand de Roten, au contraire, est un bel homme, de noble prestance. C'est par son rêve intérieur qu'il s'apparente à Don Quichotte le poète, le nostalgique de l'âge d'or. Pour Ferdinand, l'âge d'or n'est pas celui où la nature dispensait à profusion et sans travail des fruits merveilleux, « où les hommes n'avaient qu'à tendre la main pour se nourrir », où régnaient sur la terre l'innocence et le bonheur. Pour notre chevalier qui va partir en errance, l'âge d'or, à jamais évanoui, est le temps de son enfance, de sa jeunesse comblée, le temps de tout ce qui a meublé ses souvenirs des fastes de l'Empire, avec sa figure de proue, la belle impératrice, parente lointaine de sa grand-mère espagnole.

Il va nourrir désormais son esprit de réminiscences, et des écrits des grands classiques de l'antiquité. « Nous autres qui avons rimé en notre bon temps ! » Les muses qu'il a taquinées autrefois deviendront sa seule compagnie, avec ses deux chiens...

Déserteur

Sans crier gare, Ferdinand de Roten rompt ses attaches avec la société brillante et fêtarde de la ville pour se faire anachorète. Il choisit pour sa retraite un hameau minuscule sur le chemin raboteux qui va d'Isérables aux mayens de Jaura et l'alpage de Ballavaud, Valène, puis, tout proche, la Teïja. Ferdinand devait approcher de la quarantaine, « le milieu du chemin de notre vie ». Il est impossible de préciser la date et l'on ne sait rien de ce séjour, probablement sans histoire.

Avant 1900, Ferdinand est à Nendaz. Il y fait plusieurs gîtes avant de se fixer tout à fait à Haute-Nendaz, au « grand-village », quartier du centre. Il a dû y venir quelquefois en exploration.

Lorsqu'il se décide à quitter la vallée de la Fare pour les rives de la Printse, il fait venir de Haute-Nendaz deux jeunes gens avec leurs mulets pour déménager ses légers bagages. Ferdinand entend fêter l'événement. Au passage, le trio ribote à Isérables et les heures coulent trop vite. On est en novembre et la neige déjà recouvre le sol. La nuit tombée et ne voyant pas rentrer les jouvenceaux, le père de l'un d'eux, muni d'une lanterne, part à leur rencontre. Du côté des Crettaux, il fait prendre son pied dans la mâchoire d'un piège à gros gibier. Il en reste prisonnier, souffrant cruellement, seul dans le désert de la montagne.

Revenus par un autre sentier, les jeunes convoyeurs repartent à la recherche du patrouilleur malchanceux. Celui-ci retrouvé, il faut attendre le jour, improviser une civière, transporter le blessé à Isérables, puis à la gare de Riddes par le chemin raide et rocailleux, enfin à l'hôpital de Sion. Le piégeur, un braconnier notoire, est découvert et puni de prison.

Le bruit des aventures de la nuit se répand très vite au village et l'établissement de Ferdinand ne passe pas inaperçu. C'est d'ailleurs un événement. En ce temps, les Nendards en surnombre, comme tous les « surplus démographiques » des vallées valaisannes, émigraient aux Amériques ou en d'autres contrées. A la fin du XVIIIe siècle, Nendaz accueille plusieurs nouveaux « communiers », venus de régions plus pauvres encore, ou des communes voisines, pour y prendre femme. Un « Monsieur de la Ville », non, cela ne s'est jamais vu. Un gentilhomme, un aristocrate, dit-on. Ce ne peut être qu'un raté, un échoué, une épave, du moins un original, un farfelu.

Les anciens se souviennent du Déserteur, Charles-Frédéric Brun, « natif à Colmar », ainsi qu'il l'écrit lui-même. Il a vécu une trentaine d'années sur les terres de Nendaz, avant de finir ses jours à Veysonnaz, en 1871. Ce Déserteur est entré dans la légende.

Bien avant Jean Giono, Pierre Michelet, le conteur, le poète, en a retracé la vie assez mystérieuse. Lui aussi a vagabondé en divers lieux du Valais avant de se fixer à Nendaz où il se sent aimé et protégé. Ce réfugié sans identité véritable, pauvre comme Job, accueilli par tous, a généreusement payé l'hospitalité en semant dans les foyers des images peintes, des œuvres de son art émouvant et naïf, couvrant de peintures remarquables les murs de la chapelle Saint-Michel, qu'un autre artiste vient maintenant de restaurer et de rafraîchir. On ne sait rien des raisons de Charles-Frédéric Brun de fuir son pays.

Nouveau déserteur, Ferdinand de Roten est un transfuge de la civilisation. Il a tourné le dos à sa classe sociale. Il va vivre en petit rentier miteux au milieu d'une communauté paysanne compacte, homogène. Le plus pauvre de ses membres, puisqu'il ne possède pas de logis, pas un pouce de terre et n'est même pas bourgeois.

Aujourd'hui que l'expansion du tourisme nivelle la société, mélangeant les ruraux et les citadins, nul parmi les jeunes ne saurait imaginer ce qu'était le milieu campagnard de 1900, coupé du monde, vivant en économie fermée. Pas de route, pas de téléphone, pas d'électricité. Le troc sert de moyen d'échange usuel pour les services indispensables. L'autarcie familiale et villageoise veut qu'une communauté montagnarde vive repliée sur elle-même, dans une autonomie presque complète.

Personnage singulièrement étranger à ce monde de pasteurs et de cultivateurs préoccupé du seul bien nécessaire, la subsistance. Ferdinand ne s'y intègre qu'à sa manière, de loin. Tout en lui tranche sur le comportement des habitants: son esprit ouvert, éclectique, son port aristocratique, son langage académique, son aisance naturelle. Pour s'entretenir avec lui, les paysans cherchent leurs mots dans le mince vocabulaire français appris à l'école de six mois, comme une seconde langue qu'ils n'ont presque pas l'occasion de pratiquer. Ferdinand arrivera à comprendre un peu de patois, sans jamais s'essayer à le parler.

Son établissement au village suscite une vive curiosité, qui reste discrète. Son attitude courtoise, polie, distinguée, impose une déférence imprégnée de respect. La particule de son nom n'embarasse personne. Sauf de rares initiés, dont les autorités communales, la population ignore tout de lui et de sa famille. Il est pour tout le monde «Rôôto», que l'on prononce en traînant sur la première syllabe.

Chaque villageois cependant se veut plus renseigné que l'autre. «Rôôto» doit être fort instruit. L'un dit qu'il a étudié la médecine,

ce que rien ne confirme. Il n'est point hautain, en dépit de son port altier. Il salue aimablement tout le monde et s'arrête volontiers lorsqu'on lui adresse la parole. Il respire la sympathie et le village l'adopte. Les souffrants viennent le consulter pour leurs bobos et même pour des maux sérieux. Ferdinand connaît effectivement les simples. Il en cueille tout le long de la bonne saison. S'il dispense des conseils et recommande des tisanes, un régime, c'est en toute prudence. Lorsque ses recettes se révèlent efficaces, les malades soulagés le récompensent quelquefois par des offrandes en nature, des produits du terroir.

Ces recours au guérisseur fournissent aux indigènes les premières occasions de pénétrer dans son «gourbi» au loyer invariable de cinq francs par mois. Celui que j'ai connu, le dernier, existe toujours: une chambre basse aux petites fenêtres donnant sur la ruelle du milieu du village, haut perché sur un étage de maçonnerie aveugle. On accède aux logis jumeaux par un escalier étroit et délabré qui tourne dans un couloir sombre, presque lugubre. On monte à tâtons en s'appuyant au mur, au risque de se rompre les os.

C'est là que vit Ferdinand, avec ses deux chiens, dans une pauvreté ostentatoire. Le mobilier rudimentaire se compose d'un grabat, d'une table à tous usages, sur laquelle trône le «jules», une table de nuit surmontée d'un crâne qui lui rappelle notre sort commun et entretient la pensée de la mort. Un potager de fonte à deux trous sert de cuisinière et de calorifère. Son attirail de chasse est suspendu à la paroi. Devant ses visiteurs ahuris, Ferdinand se moque du désordre crasseux de sa garçonnière sordide.

Le chasseur

Ferdinand ne tarde pas à nouer des relations au village. Avec les chasseurs d'abord. La chasse demeure sa passion. Il s'y connaît, comme il connaît les chiens. Sur la gent canine, il se met un jour à composer un traité, en latin ! Nous n'en saurions rien sans la petite histoire que je conterai plus loin. Dans ses lettres aux siens, il prodigue ses conseils. En juillet 1913, il s'entremet pour procurer à son neveu Raymond Zen-Ruffinen, médecin à Loèche, un sujet d'élite:

« Si ma mémoire me sert bien, tu m'as prié lors de ma récente visite à Loèche de m'enquérir où tu pourrais trouver un chien courant *di primo cartello*.

» Informations prises, j'ai ton affaire. Il s'agit d'une chienne de quatre ans, émérite, appartenant à un chasseur de Saclentse-

Nendaz. Elle est noire et feu, taille ordinaire, bonne attitude, lance très bien, mène rondement et tient son lièvre plusieurs heures, quatre, cinq, six, parfois toute une journée. [...]

» Je ne crois pas qu'il y ait lieu de redouter pour cette chienne l'épreuve du changement de terrain. Les chasseurs de Nendaz chassent beaucoup du côté de Clèbe, Verrey et sur Isérables, *chassés secs* et arides qui, au début, déroutent les chiens chassant habituellement sur les fortes terres...»

Ferdinand débat du prix. Le possesseur a décliné une offre de 150 francs. En ajoutant un louis, il pense que l'affaire pourrait se conclure: « 170 francs, c'est un beau denier pour un chien courant. Je ne connais qu'une seule bête qui ait atteint ce chiffre à Nendaz, et même dépassé, il y a longtemps. »

J'ignore la suite. Mais que voilà un marché bien présenté !

Les chasseurs se groupent selon des affinités particulières. Ferdinand devient l'animateur du quatuor le plus hétérogène qui se puisse imaginer: son voisin de palier, Jean-Léger Bourban, forgeron, fabricant de socques, cordonnier, un petit homme droit comme un i, vif, franc et sans malice, qui sait tout faire; Jean Mariéthod, de Saclentse, le type même du paysan montagnard, fin, délicat, modeste, effacé, le cœur sur la main, bon et fidèle à ses amitiés. Tous deux frustes et sans culture, mais à qui on n'en remontre pas sur les mœurs du gibier et le métier de la chasse. Puis un tout jeune homme, Amédée Crettaz, hôtelier à Monte-Carlo, dont la famille possède depuis fort longtemps un beau chalet de villégiature dans les mayens de Nendaz.

Le quatuor s'entend à merveille. Les deux «Messieurs de la Ville» sourient avec indulgence du patois approximativement francisé de leurs deux compagnons, des audaces verbales de Jean-Léger qui parle des «gniolles accoitrées sur les serres» (nuages amoncelés sur l'horizon), du «son» de la queue de Taïou (bout de la queue), et autres traductions pittoresques, comme aussi de la timidité excessive de Jean Mariéthod, admiratif devant l'assurance et l'aisance des deux «étrangers». Des aventures piquantes et des formules franco-patoisées ont fait fortune dans le village.

Humour et facétie

Mais que pouvait faire de son temps notre Ferdinand, les longs jours de l'été et les interminables nuits d'hiver ? Lorsque la muse le visite, il rime pour lui seul, bien sûr, sans que l'effleure l'intention de publier. Son œuvre, pas bien lourde en réalité, doit dater entièrement du temps de son long séjour à Nendaz. Son quotidien, «La Liberté», de Fribourg, le renseigne sur les événements. Il

l'échange avec «La Croix», de Paris, que reçoit son meilleur ami, François Michelet. Il relit les classiques grecs et latins emportés dans sa retraite avec son inséparable dictionnaire des rimes.

Il entretient avec les siens une correspondance suivie. C'est un épistolier remarquable. La famille de Louis de Wolff, qui a bien voulu nous ouvrir ses archives, a conservé de nombreuses lettres dont beaucoup vaudraient d'être publiées pour le style impeccable, limpide, précis: l'homme même, selon Buffon.

De son écriture simple et naturelle, au courant de la plume, sans apprêt et sans rature, il expose ses problèmes ou se répand en menues confidences. Voici qu'il demande à son curateur de lui procurer des chaussures:

« Mon cher Louis,

» Tu me rendrais grand service en m'envoyant des semelles de bois pour socques n^o 44. Celles que je porte sont usées et hors d'usage maintenant. Tu trouveras cet article chez Clausen, rue de Lausanne, à côté de la Consommation, d'après l'information que m'a donnée Fournier, notre cordonnier en grève de Haute-Nendaz. Elles doivent être en bois de fayard, ce sont les meilleures.

» Je porte habituellement les socques, mes pieds s'en accommodent très bien; tandis que les souliers me compriment toujours le pied par l'un ou l'autre côté, non sans le fatiguer beaucoup. C'est bien assez de les chausser le dimanche pour descendre à l'office.

» Il résulte en même temps, de cette disposition, une notable économie. Une paire de socques me dure quatre ans et, par l'usage que j'en fais, des souliers que j'ai depuis un an déjà me serviront encore durant deux ans, au moins. Tu vois que sans parler de la santé, l'économie n'est pas à dédaigner. J'attends donc ces semelles de bois avec impatience...»

Quelques jours plus tard, nouvelle lettre:

« J'ai reçu les semelles de bois pour socques dont tu m'as fait l'envoi; elles ont le n^o 44 et Fournier Jacques à qui je les ai montrées m'a dit qu'elles iraient. Je te remercie de la diligence que tu as mise à m'être utile en l'occasion. C'est Fournier que je ne remercie pas pour le retard qu'il m'inflige. Figure-toi qu'il ne veut pas me faire ce petit travail avant qu'un jour de mauvais temps survienne. Nos cordonniers ont donné leur démission pour ne s'occuper que de leur train agricole. Ils prétendent que le cuir a tellement renchéri qu'il a rendu le métier impossible dans nos

parages. Pauvres pieds montagnards, vous voilà nus et orphelins ! La neige viendra et se retournera contre vous pour votre gêne. Braves nourrices, soufflez sous les ongles de vos nourrissons...»

A quelques semaines de là, et résolu le problème des socques, Ferdinand se répand en propos sur la misère de ce temps. Nous sommes vers la fin de 1917 et la disette alimentaire fait grimper les prix tandis que les revenus ne suivent pas. Dans une longue lettre à son neveu, il se livre à des conseils financiers qu'un économiste orthodoxe ne désavouerait pas, qu'il doit regretter de n'avoir pas lui-même mis en pratique pendant qu'il était temps. Il faut, dit-il, se confier à un homme d'âge, d'expérience, de conscience, tel qu'on en trouverait à Genève seulement. Diviser en quatre les fonds à placer. Commencer par 20 000 francs (le tout est de les avoir). Acheter des titres très sûrs et surveiller leur comportement boursier. Savoir prendre le bénéfice et faire boule de neige. De cette manière, un de la parenté, un vieux grigou, a pu laisser un héritage d'un demi-million de francs. Une cousine, émule d'Harpagon, a entassé une grosse fortune par de semblables procédés. Les bons conseils ne coûtent rien.

Aucune lettre ne s'achève sans des formules pleines d'affectueux sentiments. Beaucoup sont émaillées de boutades, coupées de bouts rimés où son humour se donne libre cours.

Mais voici que le village, où tout se sait, découvre un facétieux. Le propriétaire de la salle aveugle sous le logis de Roten a ouvert une fenêtre et installé une épicerie. Comme il habite quelques maisons plus loin, de l'autre côté de la ruelle, il aménage une sonnerie d'appel au moyen d'un long fil de fer accroché à des poulies branlantes fixées aux angles des bâtiments. Le câble passe sous les fenêtres de Ferdinand. Agacé par le grincement de la mécanique et ne résistant pas à l'idée d'une joyeuse farce, il agite la sonnette en se penchant, avec le manche de son balai. Il ne lui reste qu'à fermer la fenêtre en lorgnant par le carreau lorsque la sémillante épicière se précipite au-devant du client. Mais le sonneur a disparu. La farce se répète. La jeune femme soupçonne les gamins du quartier. Elle fait remonter la poignée pour la mettre hors d'atteinte des petits. Jusqu'au jour où Ferdinand se fait surprendre en flagrant délit... Il lui reste à s'excuser humblement.

J'ai déjà parlé du traité sur les chiens, en latin, exercice de fantaisie. Lorsque Ferdinand est en veine d'inspiration, son voisin de palier, le savetier Jean-Léger, lui casse les oreilles en battant les semelles ou ferrant les socques. Ferdinand médite un tour de sa façon pour avoir le repos. Rencontrant le fauteur de bruit un matin devant la maison, l'écrivain le perce d'un regard chargé

d'inquiétude et lui lance: « Qu'as-tu, Jean-Léger ? Tu es malade ! — Risque rien, riposte le voisin dont c'est la formule de contestation. — Mais si, reprend Ferdinand avec la plus grande assurance. Tu es tout pâle. Va donc te regarder au miroir ! »

Blanc comme la cire à son ordinaire, Jean-Léger est ébranlé par la suggestion. Il remonte au logis, consulte la petite glace dans laquelle il ne se voit que pour se raser, deux ou trois fois par mois. Il prend l'avis de son épouse. Mais déjà Ferdinand est devant la porte avec un gros bol de tisane d'une plante aux vertus laxatives éprouvées. L'indisposé par persuasion avale le remède qui ne manque pas son effet. Ferdinand est tranquille pour composer son traité.

Jean-Léger a cependant éventé la plaisanterie. Il décharge son ire sur Ferdinand: « La charrette ! (c'était son juron favori), tu m'as engueusé ! » Ferdinand l'apaise et vante les bienfaits de la purgation. Molière déjà l'avait dit, ou à peu près: quelques tours, entre gens qui s'aiment, ne font que regaillardir l'amitié.

En dehors de son cercle de chasseurs, Ferdinand entretient bien d'autres relations. De routine avec ses fournisseurs, les pratiques pour le lait, le boulanger, l'épicier, avec des tâcherons qu'il occupe quelques heures pour débiter des troncs d'arbre dont il ne peut venir à bout. Il se complaît particulièrement avec des paysans autodidactes épris des phénomènes de la nature, de l'histoire, de la littérature, ou qui suivent passionnément l'évolution de la pensée religieuse, philosophique. Ferdinand apporte volontiers ses lumières, ses vues, assorties de réflexions à l'emporte-pièce, peu conformistes. Il noue un véritable commerce d'amitié avec le régent Fournier, le conteur-poète Pierre Michelet, avec François Michelet surtout, le gérant de la Coopérative, qui devient son confident, son homme de confiance, son chargé d'affaires (de très petites affaires), avec qui il demeure en correspondance jusqu'à la fin de ses jours. François Michelet, fils de notaire, est non seulement un esprit ouvert, volontiers caustique, d'un commerce agréable, renseigné sur les événements, mais un homme d'une probité exemplaire. A son départ, Ferdinand lui fait confiance pour régler tout ce qui reste en suspens.

Le bois mort, les muses et le théâtre

Hormis la brève saison de la chasse, la seule occupation de Ferdinand est la récolte et le débitage du bois mort.

Du village aux forêts bourgeoisiales, la distance n'est pas grande. Mais les forêts les plus proches et d'accès facile sont en ce temps proprement ratissées par les gens du village à qui ne suffit

pas le lot d'affouage attribué aux bourgeois. Comme le temps est ce qui lui manque le moins, qu'il aime les marches solitaires, la contemplation de la nature, l'observation du gibier de poil et de plume, il va de préférence par-delà les collines qui s'élèvent à l'ouest du village, par les sentiers du Dzoqui, en des lieux abrupts et peu fréquentés. Il varie à vrai dire ses itinéraires et tous les chemins lui sont familiers. On le reconnaît de loin, portant haut le front, le regard vers l'infini, la barbe en broussaille, la pipe au bec, coiffé de son bonnet phrygien sans couleur définissable, avec la pointe à pompon rabattue sur le côté, chargé de sa grosse hotte. Il va méditant, s'arrête pour faire oraison devant les croix de bois dont nos anciens avaient coutume de marquer la croisée des chemins. Il pose quelquefois son fardeau contre le talus, inspecte l'horizon pour s'assurer que personne ne le voit, se met à deux genoux sur le sol, les bras étendus, en oraison. Surpris un jour en cette attitude par un ami, il s'explique sans embarras : « Il est juste d'expié. J'ai péché à Paris, j'ai péché à Lyon, j'ai péché à Milan ! » Il se traite d'ancien libertin. Ne le prenons pas trop au sérieux, malgré que les gazettes du village n'aient pas manqué de lui attribuer quelques aventures.

Ferdinand est le paroissien le plus assidu de la vaste communauté relevant de la cure de Nendaz. Il est de toutes les premières messes et les vocations alors étaient nombreuses. A chaque primiciant, il dédie une pièce de vers dont on trouvera l'exégèse dans les commentaires littéraires.

Le «village endormi» n'offre guère de divertissements. Durant la saison des travaux, les gens n'ont pas le temps d'y songer. Aux longues soirées de l'hiver, les femmes filent ou potinent. Les hommes s'assemblent pour jouer au binocle et autres jeux de cartes et de patience. Des groupes se réunissent en «veillée» pour écouter les récits des vieux conteurs. Ce sont toujours les mêmes histoires, contes et légendes qui se colportent entre pays et continents. Les jeunes se glissent parmi les anciens, en curieux, mais se lassent vite. Leur esprit veut du nouveau.

Les plus audacieux entreprennent Ferdinand, pressentant qu'il pourrait les guider pour réaliser leur ambition : jouer du théâtre. Idée un peu farfelue. Jamais au village on n'a vu une «représentation», et les gens ne vont pas à la ville. Ferdinand semble n'avoir attendu que cet appel. Il s'enflamme, retrouve sa jeunesse. Voilà qui est dans ses cordes. Il se révèle un merveilleux entraîneur. Il choisit les pièces, trie les futures vedettes parmi les candidats armés de bonne volonté, distribue les rôles. Un logement temporairement vide dans un bâtiment du village sert de salle de répé-

tition. Pour le coup d'essai, Ferdinand a jeté le dévolu sur une pièce dramatique à gros spectacle terrifiant, «Gilles de Retz». Pour se procurer de l'or, ce compagnon de Jeanne d'Arc devenu un débauché scélérat recourt à l'alchimie. Il fait un pacte avec un diable cornu qui, des entrailles de l'enfer, se projette sur la scène, semant l'effroi parmi les spectateurs sensibles, à qui une comédie burlesque rendra les esprits.

Metteur en scène, répétiteur, souffleur au besoin, Ferdinand réussit un coup de maître. Les novices avaient pour tout bagage leur enthousiasme et leur désir de bien faire. Ferdinand les a façonnés et, tel Pygmalion, leur a insufflé l'âme des personnages. Il a autant que possible redressé leur parler, leur diction empêtrée de patois inarticulé, commandé les gestes, répété les scènes, dicté les attitudes avec une patience inlassable.

La salle d'école des garçons ne diffère pas des chambres d'habitation du village. Elle se prête fort mal pour un spectacle, même vidée de ses bancs pour accueillir les spectateurs debout. En surélevant la scène de vingt centimètres, les plus grands des acteurs cognent de la tête au plafond. Le nombre des places demeure restreint. Le prix plus que modique de l'entrée crée un problème financier: les recettes suffiront-elles à payer le loyer des costumes et les autres menus frais ?

La fortune sourit aux audacieux. C'est plus qu'un succès, un triomphe. La pièce tient l'affiche plusieurs jours, devant salle comble. La troupe d'amateurs est sollicitée par les autres grands villages de la commune, puis dans des centres plus importants de la plaine, toujours avec le même succès.

Ferdinand a inculqué à la jeunesse de Haute-Nendaz des années 1910 le virus du théâtre. Il monte plusieurs pièces, pour les fêtes de l'An, avec le souci d'élever le niveau de ses artistes amateurs et le goût du public. Certains éléments ont révélés des dons incontestables. Quelques-uns établis hors de la commune ont répandu à leur tour le feu sacré.

Les jeunes que Ferdinand de Roten a modelés en ont gardé l'empreinte et un souvenir impérissable. Des survivants des premières équipes parlent encore avec émotion de ce temps de gloire et du guide qui leur a montré la voie. A Ferdinand le mérite d'avoir éveillé la jeunesse à cette forme de la vie culturelle.

Retour au bercail

L'âge cependant se fait sentir. Ferdinand ressent les premières atteintes du mal qui va l'emporter. Depuis quelque temps, sa sœur, Mme Emma Zen-Ruffinen, et son neveu et curateur, M. Louis de

Wolff, s'efforcent de le «tirer en bas», afin qu'il puisse recevoir des soins et finir ses jours dans des conditions en rapport avec son rang social. Ferdinand résiste tant qu'il peut. Quitter sa bonne terre d'accueil de Nendaz, il n'y peut songer sans déchirement. Les lignes qu'il adresse à M. Louis de Wolff, le 25 mai 1917, trahissent son drame intérieur :

« Mon cher neveu,

» [...] J'ai vu chez moi hier ma sœur Emma qui est venue me surprendre dans mon «ajouga», en compagnie de Jules et de ma nièce Dionyse. Il paraît que le vent de la Gemmi a soufflé bien violemment. Nous avons causé de tout et même de choses que tu devines, jusqu'à l'heure du départ, cinq heures je crois. Ils ont travaillé à me tirer en bas, sans y réussir, menaçant même de me laisser enterrer tout seul si je ne consentais à me rendre à l'asile des vieux, à la Souste, ou bien à l'hôpital de Sion. Zut ! Si je quitte mon bon lait de Nendaz, je sais bien que je quitte la vie. Adieu la balade, mes petits colons...»

Le vieillard a réagi violemment. Ce n'est pas tant le bon lait de Nendaz qui va lui manquer, mais le climat de ce milieu particulier dans lequel une large tranche de sa vie s'est écoulée paisiblement, mais des amitiés, une certaine considération retrouvée. Le premier mouvement de révolte apaisé, Ferdinand termine sa lettre à Louis de Wolff, officier de fourniture de chevaux, mobilisé, en campagne, par deux quatrains d'allure martiale, montrant qu'il se ressaisit rapidement et qu'il acceptera son destin.

Son état de santé s'aggrave. Au début de novembre 1917, il cesse toute résistance. Il rejoint sa sœur Emma, à Loèche. Le 10 novembre, il écrit à son grand ami François Michelet :

« Cher Monsieur Michelet,

» Me voici donc installé à Loèche, pour un temps indéterminé, chez ma sœur. La transition s'est faite sans secousse. Je m'en étonne et les délices familiales n'ont pas l'air de m'effaroucher beaucoup. On dirait que je suis à Capoue. Rien ne manque à ma satisfaction, les petits soins, les attentions fines se mêlent et s'entrecroisent à l'envi dans l'ambiance qui voudrait, semble-t-il, me faire croire que j'ajoute par ma présence un élément plus sain à leurs petits bonheurs. Tant mieux si Dieu m'accorde d'arrêter leur soleil dans cette voie. Voyez cependant si je vous oublie dans ma douce félicité. A peine ressaisi, dès le déballage accompli, je vous suis rendu par la plume et la pensée, protestant que je ne saurais vous oublier, en vertu des complaisances et des bontés que vous eûtes à mon endroit. Je n'oublie pas mon cher Nendaz non plus. J'ai là deux

photographies qui me rappellent les scènes de ma vie par là et qui occupent toujours une place honorable au meilleur angle de ma chambre, moins vaste que celle que je quitte, mais très confortable, chose qui m'est devenue autant par l'âge que de l'habitude, assez indifférente. La vieillesse vit de souvenirs, n'est-ce pas ? »

Une lettre encore, au même, du 25 février 1918 :

« Mon Cher,

» [...] Je suis presque trop bien ici et je m'en accuse devant Dieu et les hommes. Moi qui ne suis pas très soucieux de mes commodités, il me paraît quasiment étrange de me voir transporté dans un milieu où ma personne se trouve être l'objet de quelque considération et je me demande souvent s'il n'aurait pas mieux valu pour moi vivre jusqu'au bout sur la presque île de l'indifférence relative où la Providence m'avait fait échouer. Si l'amour des miens, qui semble s'intensifier au cours de l'âge, ne me secourait, je jurerais que ma vie m'est intenable dans ce concours d'aménités. Mon cher oncle par-ci, mon cher oncle par-là ! voilà des titres que j'aime mieux sentir qu'entendre. Moi qui ne sais plus comment la profession de grand-oncle se mène, ça me fait bâiller le cœur et frissonner le sens parental. C'est beau, la patience... »

La seconde lettre laisse deviner quelques grains de sable dans les rapports de Roten avec sa famille retrouvée. Toute son existence s'est écoulée dans la pleine liberté du célibataire faisant ses volontés et les trente dernières années dans les taudis, plus indépendant que jamais puisque pauvre et délié de toutes servitudes. La réintégration dans le cadre familial d'un milieu qui a ses exigences et son protocole sera pour Ferdinand une rude épreuve. Malgré toutes les prévenances et les soins dont on l'entoure, il ne se sent pas à son aise. A septante ans, on ne se défait pas facilement d'anciennes habitudes pour se plier à un nouveau code de vie. Il souffre de contraintes. Il lui faut abandonner ses hardes, renouveler sa garde-robe avec ses moyens voisins de l'indigence ou avec l'aide gênante des siens, sortir en société, faire figure, se remettre à un train depuis longtemps oublié.

De l'amertume percée bientôt dans sa correspondance. Il se libérera au reste de ces obligations. Prétextant sa santé déclinante, il garde le lit tout le jour et se lève la nuit pour déclamer des vers grecs et latins. Il revient sans cesse à ses auteurs préférés.

Il envisage, il demande d'aller à l'asile. L'entourage accède à son désir et il se rend à l'asile des bourgeois de Loèche, puis à l'hôpital de Sion. Il voit venir la mort avec sérénité. En automne 1923, son neveu Joseph Burgener, conseiller d'Etat, lui rend visite

en compagnie de son cousin Charles-Albert Perrig, qui me rapporte l'épisode. M. Burgener s'enquiert du malade s'il a un dernier désir à exprimer. « Oui, répond Ferdinand, c'est de boire une coupe de champagne ! »

Stupéfait, effaré de cette insouciance devant la mort, le neveu indique du doigt le crucifix accroché au mur, invitant le moribond à penser à ses fins dernières et à la passion de Notre-Seigneur. Ferdinand rassemble ses forces pour répondre: « Le Christ est mort à 33 ans. J'en ai 77. J'ai souffert bien plus longtemps que Lui. »

Il ne tarde pas à rendre le dernier soupir.

Le journal «Le Valais» du 16 octobre 1923 lui consacre ces lignes:

FERNAND ROTEN (*sic*)

« Samedi matin est mort à l'hôpital de Sion, dans sa 77e année, après une longue maladie chrétiennement supportée, M. Fernand Roten (*resic*).

» Le défunt, petit-fils du général Roten, était un esprit très cultivé, connaissant les auteurs anciens dont il aimait citer les tirades des plus beaux passages. Dans les nombreuses heures que lui laissait sa vie solitaire d'anachorète, il sacrifiait volontiers, non sans un certain talent, aux Muses.»

Le «Briger Anzeiger» du 17 octobre 1923 publie:

« Am Montag wurde hier Herr Ferdinand Roten zu Grabe getragen, der im Spital von Sitten gestorben ist. Herr Ferdinand Roten war un origineller Herr und hat den grössten Teil seines Lebens unter den Bauern der Gegend von Iséables, Nendaz usw. zugebracht. Lateinische und grieschische Schriftsteller, die er in den Jugend gelernt hatte, sind bis zum seinem Lebensabend seine Vertrauten geblieben. Gebe Ihm Gott die ewige Ruhe ! »

Lui-même avait pris soin de rédiger son épitaphe. Trop longue pour être gravée sur la pierre de son tombeau, elle nous donne une caricature assez ressemblante de ce personnage hors série, original, grand lettré, poète et bon vivant.

L'œuvre littéraire de Ferdinand de Roten, assez mince, vaut-elle d'être sauvée de l'oubli ? C'est la question que m'ont posée les parents du disparu qui, avec une grande amabilité, m'ont permis de réunir des documents de famille précieusement conservés et de retracer sa biographie. De la valeur de cette œuvre, je ne suis pas juge. Il est cependant permis de penser qu'aux années 1900-1920, d'où paraissent dater tous les écrits recueillis, la production littéraire du Valais était singulièrement pauvre et plus rare encore un talent original comme celui de Ferdinand de Roten.

II

Ses poésies

Présentées et commentées

par

MARCEL MICHELET

Histoire d'un manuscrit

Notre professeur d'humanités nous laissait le choix des poésies à déclamer. J'avais appris par cœur, dans le cahier de Ferdinand de Roten qui venait de me tomber entre les mains, *La Toque de Beauperrier*. Ce morceau, de longueur convenable, me semblait digne de franchir la rampe, sans être un de ces chefs-d'œuvre lyriques dont ma piètre diction pût altérer la sublimité. Mes condisciples m'écoutèrent avec amusement et mon maître avec patience d'abord, puis il tiqua nettement au passage: *D'y passer un jour, passe encore*, pour éclater quand j'arrivai au vers fatal: *Et, le cas étant tant tentant...*

« — Quel est donc l'auteur de ce... machin ?

— C'est un poète que j'ai connu et qui vient de mourir.

— Eh bien ! Que Dieu ait son âme et le diable, sa poésie ! »

La récitation s'arrêta là. Je garde sur le cœur mon numéro manqué et le remords d'avoir plongé dans un éternel oubli «mon» poète, que je croyais grand, et que moi seul je pouvais, puisque seul je possédais son unique manuscrit, faire vivre à la postérité.

* * *

Mais comment ce manuscrit se trouvait-il dans mes papiers ? Ma mémoire s'est brouillée pendant les lustres qu'il resta enfoui depuis dans les archives familiales. Quand, par hasard, je le déterrai du bahut il y a quelques années, mes yeux tombèrent sur ces lignes:

*C'est moi, Ferdinand de Pouravià,
Chevalier des Quatre Vermines.*

En diagonale, dans la marge, à la mine caran d'ache, un vigoureux «bravo» ! dont la main vive contrastait avec l'écriture posée de l'auteur. Les cinq caractères, le point d'exclamation énor-

me et résolu, dressaient devant moi l'homme que j'ai le plus estimé de ma vie pour sa vérité, son jugement, la rareté et le prix de ses éloges, comme le poids de ses avertissements. C'était l'abbé Joseph Fournier, curé de Nendaz aux beaux jours de Roten et de mon enfance. Le cahier jauni, à n'en pas douter, me venait de lui. Roten avait dû le lui donner puisqu'il contenait une pièce à lui dédiée. Qu'il eût souligné d'un «bravo» les deux vers où l'auteur se définissait lui-même avec une si touchante humilité, ce trait ressuscitait pour moi cet autre personnage mystérieux que je connaissais de plus loin, à la distance des âges et de la vénération.

Seul dans le «gourbi» qu'est resté pour moi le grenier de la maison paternelle, j'en relus toutes les pages une nuit que la tempête de neige faisait grincer la toiture.

Familier, maintenant, des chanceuses batailles de l'édition, je réprimai toute ambition de publicité pour mon auteur. Mais, pensant que la reliure ferait plaisir à mon frère aîné, dont la jeunesse avait subi l'envoûtement de l'original poète, je la lui envoyai, en le priant de me conserver «un recueil qui vaut plus que son poids d'or» !

C'est de là que tout est parti. Conseillé par d'autres témoins du temps, mon frère se mit à faire, sur la vie et les écrits de l'auteur, des recherches et des découvertes, dont une, au moins, rabattait ma fierté: mon manuscrit n'était pas l'unique ! Il n'était peut-être même pas l'original ! L'auteur avait, de sa même écriture verticale fine, posée, retenue, sagement équilibrée, copié fidèlement son texte (à combien d'exemplaires ?). Ces cahiers d'un bleu jauni portent l'en-tête:

Ecoles du Canton du Valais

Puis l'écusson clair et sombre à trois rangées verticales d'étoiles, dont les cinq du milieu éclatent entre la lumière et l'ombre; enfin les lignes restées vides:

Classe...

Commencé le...

Fini le...

Nom de l'élève...

Dans mon exemplaire, ce nom de l'élève, Ferdinand de Roten, Haute-Nendaz, dut être ajouté après coup, de la main appliquée d'un disciple qui tremble un peu en réparant l'oubli de son maître admiré. Cet écolier, qui fut un peu le Grand Meaulnes de mon

adolescence, je l'ai rencontré hier. Comme nous brassions nos souvenirs d'antan, il m'a demandé si j'avais encore le cahier des poésies de Roten qu'il tenait du curé de Nendaz et m'avait donné.

Mon Grand Meaulnes était le fils du buraliste postal. C'est lui qui faisait les tournées du facteur à Haute-Nendaz, les années 1916-1920. Il était entré dans le «gourbi» de Ferdinand de Roten, à qui il apportait de rares lettres et les soixante francs de sa rente mensuelle. Il avait vu la tête de mort qui y trônait et dont l'hôte des lieux, l'ayant pris en confiance, lui avait conté l'origine :

Sur un sentier d'Iséables, une nuit de tempête, un faux pas le précipitait. L'instant d'une invocation dont il avait perdu l'habitude après son séjour chez les trappistes, et il put s'accrocher aux branches d'une verne, l'abîme sous ses pieds. Le crâne, depuis, le mettait constamment en présence de l'éternité.

Resterait à savoir quel est, des cahiers en circulation, l'original. Gageons que les spécialistes y perdraient leurs peines, à moins que le radar ne détermine, à quelques mois ou quelques semaines près, l'âge de chacun d'eux.

Ce qui est touchant, c'est la qualité d'un homme qui s'appuie — et il le ferait même s'il possédait une machine à écrire — ce pensum d'écolier pour offrir à ses amis un souvenir où la main transmet encore les battements du cœur.

En valait-il la peine ?

Et maintenant, au manuscrit.

Mon frère a consulté la parenté proche et lointaine du poète: aucun ne donne plus de considération à l'œuvre qu'à l'homme. C'est tout juste s'ils ne disent pas comme mon maître d'humanités: « Que Dieu ait son âme et le diable, ses rêves. » Car l'homme, pour eux, ne fut qu'un rêveur, et sa poésie, la fumée de ses rêves. Tous, étonnés de l'entreprise, demandent avec perplexité: « Vaut-elle vraiment la peine ? » Je pense qu'il y a là une modestie de tribu. Un poète a toujours été, pour sa famille, une occasion d'embarras.

Mais mon frère a dû recevoir par ailleurs de sérieux encouragements, dont je devine le sens: « Ne prenons pas notre Valais pour l'Athènes du siècle de Périclès ! Notre trésor littéraire n'est pas si imposant que nous ne devions en recueillir avec soin la moindre perle. Et rappelons-nous qu'au début de ce siècle, où Roten la fréquentait secrètement, la muse, chez nous, ne courait la rue ni les bois ! »

Quand il s'agit de notre héros, ce n'est pas vraiment d'un poète que nous avons à parler, mais d'un bohème égaré sans le savoir dans les maquis du Parnasse. Et ses poèmes, qui ne prédisent ni révolutions, ni malheurs, ni même l'ombre des contestations actuelles, nous ne pensons pas qu'ils fassent, comme ceux de Lautréamont et de Rimbaud, l'effet d'une bombe. Ils nous posent cependant une sorte d'énigme. Quoi qu'en dise mon professeur d'humanités, ils nous apparaissent dans une forme achevée, pas du tout scolaire. L'auteur est maître de sa lyre et nous ne voyons nulle part comment il s'y est exercé. Pas trace d'essais de jeunesse. Pas trace de ces vers qu'il dit à sa nièce «avoir rimés en son temps». Roten, à notre connaissance, n'a jamais parlé littérature à qui que ce soit, et pour cause. Les milieux de sa précoce retraite n'avaient rien de littéraire et ne s'occupaient pas de la «littérature qui se fait», n'ayant aucun lien avec Paris, ou même Lausanne et Genève. Tout au plus Roten trouvait-il des paysans autodidactes, tel ce barde et conteur français et patois Jean-Pierre Michelet, de qui les enfants ont sauvé les meilleurs écrits dans *Le livre du souvenir*; tels encore les trois frères Loye, célibataires qui avaient donné leur cœur aux sciences naturelles et aux lettres classiques. (L'un d'eux, rentrant des champs, plié sous une hotte de pommes de terre, s'arrêta, reposa le fond de sa hotte sur le mur et, une heure durant, nous eûmes, en bon patois du pays, un entretien qui nous mena de Lucien Lathion à Goethe, à Chateaubriand, à Jean-Jacques Rousseau, pour finir à Massillon, trop sévère à son gré sur le nombre des élus; il lui préférerait un auteur anglais plus humain, etc. La TV, si elle eût existé, faisait de cette interview une émission sensationnelle.)

Voilà quel était le Saint-Germain de Roten retiré du monde. Non plus, que je sache, il n'eut velléité de publier. Ses poèmes ne sont connus, autant dire, de personne, et c'est la première fois qu'ils voient le jour. Rien, chez lui, aucune note, aucune trace d'une prétention littéraire. Simplement, il est poète sans le savoir et il écrit, avec un bonheur de forme que lui donnent ses études classiques, comme un sculpteur sur bois cisèlerait quelques objets pour récompenser des amis qui l'ont obligé. Il serait fort étonné de notre publication; mais, se relisant, il y reconnaîtrait le meilleur de lui-même et peut-être s'écrierait:

Poésie ! ô trésor ! Perle de la pensée !

Oui, ce qui étonne le plus dans cet unique cahier de quarante pages à vingt-quatre lignes, c'est le degré de perfection formelle, la sûreté de la langue et de la métrique, à l'heure du vers librisme, à la veille de Dada !

Et c'est aussi, dans les imprévus d'une rime aussi riche que variée, le respect de la raison. S'il se promène dans les sentiers de la fantaisie, il ne fonce pas dans les buissons; s'il rencontre par hasard un calembour, un jeu de mots ou de sonorités bizarres, à coup sûr il ne va pas les chercher. Ce que mon professeur d'humanités avait pris pour une maladresse d'apprenti ou une prouesse de rhétoricien et que ma minable récitation ne savait pas, c'était un de ces tours que joue au lecteur la drôlerie innée du poète.

Formé à la pureté classique, à l'écart des chapelles où les générations nouvelles arrachaient la muse aux règles du devoir, pour la livrer aux risques de l'aventure, Roten, seul dans son «gourbi», affronté à sa tête de mort, pratiquait probement son métier de rimer selon la traditionnelle discipline, avec un instinct de liberté qui lui pardonnait ses entorses. Et il écrit:

Le cas étant tant tentant

avec un sourire qui dilate sa moustache et sa barbe en pensant au scandale du puriste, comme il s'amuse à atteler cent vingt rimes à son

gourbi si primitif,

et comme, dans son épitaphe, il jumelle en allemand le «Trappistjoch» et le Cervin (Hoch)! Avec quel plaisir, «mettant un bonnet rouge au vieux dictionnaire» même de Victor Hugo, ayant «quitté les dadas aristocratiques», il fait parfois subir à ses poèmes la même «désaristocratisation».

Mais il ne se permet de telles incartades que dans les sujets fantaisistes ou héroïques et dans les pièces où, comme Villon, Marot, Musset, il se moque gentiment de lui-même.

Les trois grands poèmes d'inspiration religieuse sont des stances sans aucune fausse note, qui feraient honneur au Corneille de l'*Imitation*, au Racine d'*Athalie*.

En somme, qui a connu l'homme le trouve dans sa poésie. Elle a, comme le Roten de la photographie, revêtu la redingote élimée, le col raide et la vieille cravate; elle lisse une barbe qui garde ses aspérités; mais elle a le front haut et large, les yeux brillants d'intelligence et, surtout, un cœur où la douleur, la joie et la bonté font une seule noblesse.

Classement

Nous n'avons pas de brouillon. L'auteur, qui possédait son métier au point de suivre sans beaucoup de ratures la dictée de sa muse, calligraphiait à mesure qu'il composait; le cahier à bout de pages, il en copiait un double avec le même soin.

Le mien, rempli à trente-neuf pages sur quarante, présente dix pièces dans l'ordre suivant:

1. Quelques rimes en *if*
2. A Monsieur l'abbé Fragnière
3. A Monsieur l'abbé Fournier
4. A Monsieur l'abbé Délèze
5. La rougeole de Madeleine
6. Sur la mort de Ménélik
7. La toque de Beauperrier
8. A mon neveu
9. En réponse à un ami
10. Epitaphe.

Le manuscrit que la famille Jacques de Wolff a très obligeamment communiqué à mon frère observe la même disposition, sauf qu'il y manque une cinquantaine de rimes en *if* et qu'il ajoute, en revanche, deux pièces d'une rare valeur:

1. Reproches à un certain Monsieur le Vicaire
2. Les villes françaises qu'on décore.

Les dates de composition font partout défaut. Elles doivent s'échelonner entre 1909 et 1917, correspondant au séjour de Roten dans la montagne de Nendaz. Inutile d'y chercher une évolution morale ou littéraire; le sexagénaire débutant possède au départ tout son art et toute sa sagesse de cénobite. Pas trace non plus de faiblesse ou de déclin.

Si l'idée d'une publication l'eût effleuré, nul doute qu'il eût esquissé un classement, au lieu de copier ses pièces dans l'ordre où elles lui étaient venues.

Ainsi, nous ne croyons pas commettre une profanation et moins encore une trahison littéraire en distinguant les thèmes d'inspiration, auxquels le poète a si heureusement donné la tonalité qui convenait.

Nous proposons donc sans autre la démarche suivante:

1. Deux épîtres autobiographiques: *Rimes en if* et *A mon neveu*, dans lesquelles, à la manière de Villon et de Marot, le poète livre si naïvement sa personnalité, son mode de vivre, son ardeur épique prisonnière de la pauvreté.

2. Dans la deuxième de ces pièces affleure déjà la veine héroïque de deux autres, *Réponse à un ami* et *Les villes qu'on décore*, dont la première tempère l'indignation de quelques sou-

rires, tandis que la seconde, flambante d'une pieuse admiration, fait écho sans le savoir aux psaumes patriotiques de Péguy: *Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.*

3. Mais tous ces rêves de gloire, c'est la part que le poète n'a pas eue. Une réalité plus grave, plus personnelle se présente à lui: la vieillesse accompagnée de son amie inexorable, la mort. Dans sa retraite, le poète a vu venir à lui les vrais amis qui ne l'abandonnent pas: de ces bons prêtres de campagne, dont la foi, l'espérance, la charité lui ouvre les clair-obscur perspectives chrétiennes. Et voilà, l'une sur l'autre (elles se tiennent dans les manuscrits), ces hymnes religieuses sans une fausse note, dignes d'une place au bréviaire: *A Monsieur l'abbé Fragnière, A Monsieur l'abbé Fournier, A Monsieur l'abbé Délèze.*

Toutes sont composées « à l'occasion de la première messe », et si la date est passée, le poète s'y reporte. Ce qu'il chante et dont il est imprégné, c'est la grandeur et la sublimité du sacerdoce chrétien, telle que ne pourront la démolir les modernes contestataires.

La veine badine, cependant, n'est pas perdue; au contraire, elle est retrouvée, plus pure, plus enfantine, célébrant la grâce des petits et des humbles, à qui appartient le royaume des cieux. A cette série appartiennent déjà les *Reproches à un certain M. le Vicaire*, gentille taquinerie; *La rougeole de Madeleine*, aimable berceuse; *La mort de Ménelik*, chansonnant le premier Négus d'Ethiopie, et *La toque de Beauperrier*, parodie d'épopée qui cache mal une vibration du cœur.

Et nous gardons pour la fin son *Epitaphe*, éloquent testament d'un poète dont la pauvreté est l'unique richesse.

M.M.

QUELQUES RIMES EN IF

Cent vingt rimes sur environ trois cents que donne le dictionnaire de Desfeuilles. Quelques-unes recherchées, un peu «tirées par les cheveux».

Quelques mots rares: mastif, voïvode, etc.; quelques substantifs adjectivisés: plafond poncif.

Mais quel tour de force, de promener sur cent vingt ifs la raison, sans qu'elle attrape jamais le vertige !

La pièce fait penser à une suite musicale: 1. description réaliste du gourbi; 2. description réaliste du repas; 3. le côté poétique du gourbi, présenté comme une fête des sens; 4. scherzo: un pinson sur la fenêtre chante le lever du soleil; 5. variation en mineur sur le froid; 6. fin désinvolte: si mon gourbi ne vous plaît pas, allez vous promener !

Dans mon gourbi si primitif,
Tout se trouve à l'état natif.
Pas de mandat impératif,
Je vous le dis sans palliatif.
On y vient sans binocle au pif
Et les pieds nus frottés de suif
En bonnet blanc sans pendentif
(C'est un insigne distinctif
Qui n'est permis qu'au plumitif).
Pour l'habit, rien de positif,
Mais ce n'est pas définitif.

Vous riez ? — Eh bien, c'est naïf
De voir, dans l'ordre respectif,
Maint bonnet blanc, droit comme un if,
Sur maint front crâne et décisif,
Et maint pied, ci-devant captif,
Libre du cuir coercitif,
A son pareil dûment jointif
Et fier de son vernis onctif.

Tes ris m'ont rendu digressif,
Mais j'implore d'un ton plaintif,
Lecteur, un pardon fugitif;
J'en ai regret, même excessif,
Car je t'aime au superlatif.
Cela dit, virons de l'esquif
Et, pour éviter tout récif,
Suivons un tracé correctif.

Le chien de quart n'est pas très vif,
Entrez, dit le patron oisif
A vous servir fort attentif.
Pas un seul mot trop incisif
Ni coup d'œil interrogatif,
Inquisiteur ou subversif;
Pas un seul geste intempestif:
C'est un bon diable et point nocif,
A moins d'être trop agressif.

Le dîner très peu suggestif,
Pour un appétit sensitif,
Ferait jurer un grand baillif,
Un voïvode ou le chérif
Même le plus méditatif.
Pas question d'apéritif !
Des mets sans pouvoir attractif.
Passons à l'ordre descriptif.

Un bouillon à l'œil maladif,
Mais généreux, excitatif,
(Croyez-en mon flair instinctif,
Car j'ai le pylore intuitif);
Un brouet tant soit peu rétif,
Fort astringent, mais nutritif,
Grâce à mon génie inventif;
Du lait cru (c'est très lénitif);
Un bout de pain consécuteur;
Jamais de poulet ni rosbif:
Tel est du menu collectif
L'alléchant état effectif.

Aucun dessert franc, affectif !
Pas un seul toast fédératif !
Pas même un os pour le mastif !
Vas-y, dîneur rébarbatif,
D'un baillement rétrospectif.

En bon style déclaratif
Ce repas dame ! est putatif.
Aussi l'on en sort tout pensif
Avec l'air peu affirmatif
Et le verbe presque offensif.

Que voulez-vous ! Je suis passif
D'un régime prohibitif.
Soixante francs !... C'est mon tarif
De chaque mois répartitif.

Je consens qu'il est trop chétif;
Certes, ce n'est pas moi le juif.
Si ce m'était facultatif,
Si j'étais d'esprit processif,
Noceur comme un fils adoptif,
Ma fi ! le contrat restrictif
Subirait maint coup de canif.
Par un article y relatif
Mettre un louis augmentatif,
Serait d'octroi non abusif:
Le ventre est le meilleur motif.

Du reste, aucun écho fautif,
Dans mon gourbi, pour l'auditif,
Rien qui chagrine l'olfactif.
Quand le rayon du jour hâtif
Caresse mon plafond poncif,
Je lâche mon rêve massif,
Pour lui faire un œil expansif,
Et je suis le rayon furtif
Qui semble fuir tremblant, craintif.

A mon lever, assez tardif,
Un vieux pinson vindicatif
Verse au rameau son chant lascif,
Puis conjugue son verbe actif
En dédoublant son substantif.
Le voilà fier et combatif,
Huchant un trille aigre et fictif
(Pour le lecteur approbatif !)

Si mon fourneau souvent poussif
Brûlait plus doux son bois gélif,
Ce serait plus récréatif.
Pourtant mon gourbi primitif
Mérite un point admiratif
Et je prétends que l'adjectif
Ne souffre aucun diminutif.

— Vous le trouvez bien expressif ?...
Plus un mot justificatif,
Je vous réponds: ça m'est kifkif,
Allez voir là-bas dans le Riff
Ou sur les rives du Chélif.

2

A MON NEVEU

M. le lieutenant Joseph Zen-Ruffinen, qui fut pigé par les Allemands et obligé, au nom de la civilisation, de marcher, au pas prussien, contre les sauvages Herreros, dans le raid est-africain. Actuellement au service de la Patrie helvétique, au-delà des frontières valaisannes. Au demeurant, un bon garçon, même qu'il m'a laissé, en partant, un écu patagon.

Deux présentations: celle de mon manuscrit, et dans le manuscrit de Jacques de Wolff:

« A mon neveu,

Jos. Zen-Ruffinen qui, voyageant en Afrique méridionale, fut surpris par les Allemands, dans le désert de Kalahari et forcé, au nom de la civilisation, de marcher au pas prussien contre les sauvages Herreros insurgés. Actuellement lieutenant dans l'armée fédérale. Pour le remercier d'être venu me visiter à Haute-Nendaz et pour avoir reçu, en partant, de sa générosité, un écu patagon, je lui ai adressé la présente épître, pendant son service de garnison au canton de Vaud. Priez pour lui.»

Le ton de la dédicace annonce le ton du poème: une épître dont «l'élégant badinage» couvrira l'émotion.

Mouvement.

1. *L'épître veut être gaie: Semons le rayon dans nos pages.*

2. *Léger persiflage: le neveu avec ses deux guides*

*furent sifflés par des marmottes
au col ingrat du Mont-Gelé.*

L'incident est élevé à la dignité d'événement historique !

3. *Autodescription physique de «l'oncle hébreu», c'est-à-dire original, indéchiffrable comme un grimoire. L'extérieur d'une pomme ou d'une poire: «la pelure»; d'une statue: polychrome; d'animaux pré-historiques: «proboscidé» (adjectif de son cru, formé du substantif proboscidién.*

4. *Intermède attendri: la solitude du vieux garçon:*

*Dans mon logis rien ne roucoule,
C'est une ruche sans essaim.*

5. *Contraste avec la vie brillante d'autrefois. Il n'est plus qu'un vieux crapaud dans la citerne*; mais aussitôt reprend la bonne humeur:

Et le soir sourit au matin
Quand il me voit lire en latin.

6. *Reprise de l'autodescription, en majeure cette fois: les avantages physiques, tels qu'il les a mis en valeur dans la photo. Le nez pas mouflard. Mot inventé, tiré de moufle, grossier et épais gant de laine. Titube, Lariflard. Chanteurs de café-concert? Héros de chansons?*

La bannière de Bigorre. *Jeu de mots avec Bagnères de Bigorre?*

7. *Scherzo sur la pièce que son neveu lui a donnée. Intermède héroï-comique. Le poète imagine une alerte au camp de son neveu. Eloge de la sentinelle, constamment aux aguets, inquiétée par une pipistrelle (qui est une sorte de chauve-souris). A la venvole. Invention de Roten: à la vent-vole: aussi léger et invisible que le vent. Fernand de Pouravià: Fernand de Pauvre Vie. Chevalier des Quatre Vermines: Roten pense au «Chevalier de la Triste Figure», don Quichotte de la Manche. Lui, il fait joyeuse figure à la Misère.*

8. *Intermède tendre. Pauvres soldats cantonnés dans le brouillard! Que le lieutenant pense à son épouse, «seulette à la maison»; cela le rendra bon avec ses hommes.*

9. *Reprise du thème héroïque: «Mais si l'aspect de l'ennemi»... Morceau de bravoure. Esquisse d'une proclamation pour son neveu: des accents virils, et non de ces plaintes larmoyantes qu'on chante dans les cabarets sur les «pauvres poilus». Les blessés de l'Aisne: ce détail date le morceau: 1917. Qu'on se souvienne des glorieux combats d'Algérie! (Mais pour y suivre notre héros, armons-nous d'atlas et de dictionnaires: Le Rouf? Houfhouf? Mechehed? Quant au sloughi, c'est «un lévrier arabe de haute taille, étroit, allongé et élégant» (on connaît la passion cynégétique de Roten).*

Tout ce péan, qui touche à l'obscurité, sinon au désordre lyrique de Pindare, chute brusquement — et c'est un effet voulu! — sur une chanson à boire.

10. *Après nous avoir donné le vertige d'une érudition que l'ardeur enflamme, le poète nous repose dans la plus immédiate réalité: les soldats ont froid. Plaisant divertissement sur les thèmes sonores miton-mitaine, engageant les femmes à tricoter pour eux.*

11. *Envoi. Imaginant son action couronnée de succès, le poète invite les hommes à boire en attendant les ballots. A pleins vidrecomes: ces verres cylindriques d'énorme dimension que les Allemands, aux retrouvailles, devaient se passer et vider tour à tour. C'est le seul bien que Roten, forcené francophile, accepte des Germains.*

Las ! mon neveu, je lève l'ancre,
Il est venu le gai rayon;
Si tu n'as pas eu de mon encre,
C'est que je compose au crayon.
Réparons les petits dommages
Causés par l'attente ou l'ennui:
Pour te rendre gai comme lui,
Semons le rayon dans nos pages.

De Bagnes venir à Nendaz
Avec deux guides d'Evolène,
Par le col et tout d'une haleine,
Pour voir l'oncle en son hacienda !
Mon neveu ! gloire à ta semelle
Qui t'a conduit à ma gamelle;
Bijou de famille et joyau,
Ravigote mon aloyau.

Un souci pourtant me torture:
Que dira l'engeance future,
Quand l'Histoire aura dévoilé
Que trois miliciens patriotes
Furent sifflés par des marmottes,
Au col ingrat du Mont-Gelé ?

Mon Dieu ! si cela nous chiffonne,
Bannissons le cas déplaisant
Des faits que le siècle griffonne
Sur la table noire des ans.

Quand tu conteras l'aventure
De ta visite à l'oncle hébreu,
Tu ménageras sa pelure.
Sois prudent, lime, couvre un peu.
Que ton oncle soit polychrome,
Original, proboscidé,
(Ne crains pas que ton récit chôme !)
N'en disons rien, c'est décidé.

Chez moi, tu n'as vu ni poupoule,
Ni mère ni petits poussins;
Dans mon logis rien ne roucoule,
C'est une ruche sans essaim,
Une touchante solitude.
As-tu vu la paix de mon cœur
Sous l'invective du farceur
Qui veut troubler ma quiétude ?

Autrefois, je faisais florès;
Ici, j'ai la vie âpre et terne
D'un vieux crapaud dans la citerne
Qu'on vide à Sidi-Bel-Abbès.
Aussi demain n'y pèse guère:
Que je devienne maître Pierre
Ou que je demeure Gros-Jean,
Je vis sans bile et sans argent.
Content, rien ne me sollicite
Et le soir sourit au matin,
Lorsqu'il me voit lire en latin.

Dis (tu m'as tenu la visite,
Au jour du jeûnant vendredi,
Des sous-pieds jusqu'à la cocarde),
Ne suis-je pas, sans contredit,
Le plus beau gars de ma mansarde !
Bien tiré, bon nez, pas mouflard,
Dame ! on pourrait tenir encore,
Mieux que Titube ou Lariflard,
La bannière de Bigorre !

Il te pique le cristallin,
L'oncle, hein ? Frère de ma nièce;
Tu dois être content, malin,
Comme il le fut, lui, de ta pièce
Sans interpréter de travers
Le substantif et sans médire,
Voyons ! ne pourrais-je pas dire
Que ta pièce engendre des vers !

Ecoute: enfile la venelle,
Va relever ta sentinelle;
Tu me retrouveras tout prêt
A te conter le reste, après.
Va vers l'homme qui, sous la bruine,
Fait les vingt pas sur la colline;
Son rêve avec le jour a fui
Ses esprits en éveil. Pour lui
Nul repos; un brin qui palpite
Le remet en garde et l'agite:
C'est l'alerte ou l'émoi, toujours,
Au moindre écho des alentours.
Halte ! Qui vive ! — Rien qui piète,
Rien... — C'est son oreille inquiète
Qui vient de prêter quelque bruit
Au froid silence de la nuit.

Parfois, c'est une pipistrelle
Qui, brusquement, vire de l'aile
Contre le vent qui la guida;
Alors, les hulottes funèbres,
Ponctuant l'horreur des ténèbres,
Répondent seules au «werda».

Fichtre ! il m'en cuirait, ma parole,
Si je venais à la venvole,
Un soir, devers votre quartier
Pour voir comment va le métier.
J'aurais beau répondre au qui-vive,
D'une voix gaillarde ou craintive:
« C'est moi, Fernand de Pouravià,
Chevalier des Quatre Vermines ! »
On m'enverrait, sans plus de mines,
Dormir plus loin qu'à Batavia.

L'idée, un jour, m'en est venue
Où, seul, je lisais mon journal,
Assis sur la pierre pointue.
Le trait n'eût pas été banal.

Mais vous, quelle est donc votre vie ?
Quels travaux ? quels délassements
Craignez-vous bien qu'on vous envie
Pour nous celer vos logements ?
On m'a dit: le soleil les fraude;
On y voit clair, dans leur brouillard,
Comme au jeu de colin-maillard,
Comme au jeu de notre main chaude.

A ton lever de vieux garçon,
Avant d'aller à la cantine,
Pense au moins que tendre Titine
Languit seulette à la maison.
Sois bon, mais ferme avec tes hommes;
Mon ami, ce sont là tes bras;
Et ne fais pas le fier-à-bras
Pour être un lieutenant aux pommes.

Mais, si l'aspect de l'ennemi
Hérissait ton poil helvétique,
Tu leur dirais, tordant ta chique,
Frémissant de rage, blêmi:
A moi, soldats, pliez vos toiles !
Ici, confiance, mes chers,
Atlas a porté l'univers,

Mais moi, je porte les étoiles.
Pas de flancheurs, leste ! au grand trot !
La faim, la soif et les distances
Sont de futiles circonstances
Dans la carrière d'un héros
Qui démolit des Herreros.
En avant ! Fi de la rengaine
Des combattants blessés à l'Aisne !

Et, tandis qu'on chante le Rouf,
Comme le sloughi de Houfhouf
Qui s'élançe d'un bond sauvage
Sur les chèvres de Mechehed,
On vous verrait mener le raid,
En exaltant votre courage.

Buvons, Gris-Guillon ! Soutirac !
Entre les deux tours du tic-tac ;
A vos santés ! à votre gloire !
Volez gaîment à la victoire.
Pour de vulgaires miquelets,
La gaîté serait plus piquante,
Si la channe ventripotente
Versait l'Enfer aux gobelets.

Ventre de loup ! Voilà, j'y songe :
Armons-les contre la saison ;
Le froid vient, quand le soleil plonge
Deux fois trop tôt sous l'horizon.
Holà, Toinon ! hé ! Madeleine,
Jarnicoton ! il faut des bas,
Des mitons, des chandails de laine
Pour nos troupiers bleuis là-bas !
Bougez, tricoton tricotaine !
Laissez-vous nos adjudants
Battre la diane de leurs dents !
Ignorez-vous donc, la Germaine,
Que pour avoir perdu, je crois,
Son cache-nez ?... une mitaine ?...
Le grand capitontontontaine
Malborough a péri de froid !

.....
.....

Ballots partis, pourrez les prendre,
Grâce aux poupoules... vous aurez
Les membres plus chauds, l'œil plus tendre,

Le jour où vous les reverrez.
En attendant, buvez, nos hommes,
Moi, je vous tire mon chapeau;
Buvez sec, à pleins vidrecomes,
Pour faire clapper le drapeau.

3

EN REPONSE

à la personne qui m'a traité de «boche», à cause de mon nom

Cent deux vers de belle venue épique, tout d'une haleine. Sauf le léger divertissement de trois fois trois syllabes rimant en oche, picchettes remplaçant la gifle pour expédier l'injurieux ami, la pièce est composée d'octosyllabes dont on s'étonne qu'ils portent un tel souffle héroïque. On s'aperçoit bientôt — et cela arrivera souvent à travers tout le cahier — que l'unité prosodique n'est pas le vers, mais une période plus ou moins longue, dont le vers octosyllabique, assez librement coupé, forme l'élément de base. Le poète valaisan a fréquenté le grand lyrique thébain.

Après avoir clamé son indignation, le poète plante là l'offenseur inconscient et fait une vigoureuse défense de ses sentiments politiques.

Témoin réel ou imaginaire de la guerre de Crimée, de la guerre d'Afrique, de l'ouverture du canal de Suez, l'auteur chante la gloire de la France, incarnée dans l'empereur; et il chante avec les accents de Victor Hugo celui que Victor Hugo appelait «Napoléon le Petit».

La glorieuse défaite de 1870

Donne un nouvel éclat au prisme
De l'honneur français révolté.

Et le cœur du poète ne tourne pas comme une girouette; il est fidèle à la France comme on est fidèle à l'honneur.

Quelques rébus. La cuculle de Saint-Prist ? Quant à l'Alouette qu'on invoque sur les zouaves de Charette, c'est la légion romaine que Jules César forma avec des soldats gaulois, et qui portaient sur leur casque une alouette de bronze, les ailes déployées (Larousse). Il va sans dire que c'étaient des soldats très braves !

Grand Dieu ! c'est d'une bouche amie
Que vient ce mot impertinent
Qu'un brave homme ne dirait mie
Au solipède, au ruminant.
C'est une épithète aigre et dure :
A moins de n'être qu'un gamin,
On l'imprime sur la figure
D'un sec et chaud revers de la main.
Oh !... boche !... un ami demi-boche !
As-tu bien voulu m'offenser ?
Non, tu l'as dit sans y penser,
Comme un mioche
Qui pignoché
Sa brioche.

J'aurais bien vainement quitté
Les dadas aristocratiques,
Si je dois être inquiété
Pour des consonnes germaniques.

Moi qui puisai l'esprit gaulois
A la mamelle impériale,
Dès mil huit cent cinquante trois,
J'en ai l'empreinte géniale.

Moi ! je portai, n'ayant encore
Que trente ou trente-deux saisons,
L'illustre drapeau tricolore,
En défilant sous les maisons :
Et, quand les clairons de l'armée
Sonnaient aux portes du faubourg,
Parés des lauriers de Crimée,
Nos cœurs battirent le tambour.

Nous avons béni sa carrière,
A Solférino ! Magenta !
La baïonnette y tricota
De hauts exploits pour sa bannière.
Nos granits en ont tressauté
(Et l'Autriche en fut affaiblie !)
Et ma poitrine a répété,
Comme eux, l'Eviva d'Italie !

France ! on disait du chef vainqueur,
Alors dans l'éclat de son trône,
Comme au temps du Grand Empereur,
Du Rhin jusqu'aux Bouches du Rhône :
« Quand l'ennemi s'était enfui,

» Ses grenadiers voyaient la gloire
» S'illuminer autour de lui
» Dans les vivats de la victoire ! »

Aux rayons de mes jeunes ans,
Moi j'ai visité la grand-ville,
Avant que de ses pieds pesants
L'outrageât la Prusse incivile.
La gloire alors couvrait Paris:
On marchait plus droit sous son dôme ?
Depuis la Colonne Vendôme
A l'Etoile, j'en fus épris.
J'y saluais l'homme intrépide
Qui fut vainqueur à Mouzaïa,
J'écoutais le brave Invalide
Qui jurait par la Tchernaiïa.

Au retour des combats d'Afrique,
Paris acclamait ses Turcos;
Sept ans avant la République,
Ma voix a nourri ces échos.

Dans sa splendeur contemporaine
J'ai connu la France à Suez
Où, pour fêter la Souveraine,
On brandissait turbans et fez.
Je la vois qui, portant altièr
Son rang par sa beauté trahi,
Au bras d'une Majesté fière
Marche au-devant du Sinai,
Sourit au mondial éloge,
Etend son geste impérial,
Jette à la mer l'anneau du Doge
Vers l'avenir oriental.

Le désert n'eut plus beau mirage:
Rois, princes, cavaliers, burnous,
Fellahs irisaient le rivage,
Tous glorieux ! acclamant tous !

Lorsqu'enjôlé par sa chimère,
Fier de ses fastes, le Gaulois
Jetait un défi téméraire
Aux Germains armés et sournois,
Sur les Zouaves de Charette,
Par la cuculle de Saint-Prist !
Nous invoquâmes l'Alouette
Pour y faire le Saint-Esprit.

Ils tombent; mais leur héroïsme,
Par le bronze germain dompté,
Donne un nouvel éclat au prisme
De l'honneur français révolté.

L'honneur est français: son prestige
Francisait nos émotions,
Il nous soutint dans le vertige
Des fatales commotions.

Mais vous n'en avez plus l'assiette;
Vous crierez, même en allemand,
Pour un ruban, pour la piécette:
Vive Tirpitz et le Léman!
Chez vous l'on n'est plus orthodoxe,
Mais vous refîntes la chanson:
On est Anglais de par la boxe,
On est Français par le chausson!

4

LES VILLES FRANÇAISES QU'ON DECORE

Roten, qui avait tant admiré la France impériale, a dû pleurer sur le désastre de 1870, suivre avec passion les destinées de la France républicaine et verser son tribut de larmes dans la grande angoisse de 1914-1918.

La pièce date certainement de ces années où le pays ami saigne du Rhin à la Marne et de Belfort à l'Yser. Le vieillard déclinant, isolé dans son «gourbi», retrouve des accents d'une vigueur inattendue, pour un hymne héroïque, sans aucune concession à la fantaisie verbale.

Les quatrains d'alexandrins et d'octosyllabes donnent l'impression d'une chevauchée au galop.

Aucun nom. Les villes martyres, cela suffit. Pas de cocarde ou de «petit ruban». La décoration de ces villes, c'est leur sang. Dans ce sang est planté la Croix. Et la Croix, c'est déjà la résurrection.

On décore aujourd'hui cette terre meurtrie
Et ces murs douloureux encor
Des sublimes cités, mortes pour la patrie,
Mais qui triomphent de la mort!

Décorez-les, car leurs souffrances furent grandes,
Et longues leurs calamités...
Du ruban de l'honneur qu'on fasse des guirlandes
Rouges... sur ces rouges cités !

Pas de petits rubans que l'on noue en gansette
A quelque veston fleurissant:
Faites s'épanouir, là-bas, une rosette
Comme une large fleur de sang !

Ou plutôt que la croix, comme une fleur qui s'ouvre
(Christ, ce fut une fleur ta croix !)
De ses bras étendus dans l'infini recouvre
Toutes ces villes à la fois !

Décorez-les ! Car leur martyre fut un rêve
D'horreur, de mort, de sang, de feu;
Et que la croix d'honneur comme un astre se lève
Rouge dans le vaste ciel bleu !

Qu'elle plane sur la cité, la croix de France,
Récompense des jours maudits,
Et qu'elle nous conduise aux villes de souffrance
Comme l'étoile de jadis !

Guide-nous ! C'est là-bas, comme disaient les Mages
Dont le cortège était si beau !
Ce n'est plus au berceau qu'on porte ses hommages,
Pourtant ce n'est pas au tombeau !

Car les cités ne sont pas mortes qu'on décore:
Déjà se redresse le mur,
Et la maison s'élève et voilà qu'à l'aurore
Brille cette croix dans l'azur !

Eclaire-la, soleil, de toute ta lumière
Pour qu'elle conduise nos pas
Et qu'elle soit, ô nuit, dans l'ombre coutumière
Le rayon qui ne s'éteint pas !

Que ces cités, ayant souffert comme les hommes,
Ayant subi l'auguste affront,
Gardent, pour tous les temps, depuis ceux où nous sommes,
Cette lumière sur leur front !

A l'occasion de la solennité d'une première messe
VERS ADRESSES A M. L'ABBE FRAGNIERE
actuellement desservant de la paroisse d'Evolène

L'abbé Henri Fragnière (1883-1929). Né à Veysonnaz. Première messe à Nendaz; vicaire de Nendaz en 1909; curé de Chandolin en 1911; recteur de Grimentz en 1915; curé d'Evolène en 1916; curé de Troistorrents en 1924.

La pièce est donc écrite après 1916, quand le prêtre est desservant d'Evolène; elle est écrite en souvenir de la première messe (1909), à laquelle Roten a probablement assisté.

Deux parties:

- 1. Le poète s'adresse à Dieu; il le remercie et le glorifie de la grâce accordée, et il implore sur le primiciant de nouvelles grâces.*
- 2. Adresse au primiciant; bénédictions et conseils.*

Un quatrain délicieux serait à lui seul la signature du poète:

Promets des reflets de gaieté
Aux sourires aimants des choses;
Apprends à tes nouvelles roses
Les sains parfums de la bonté.

Versification et rythmes variés comme les mouvements de l'inspiration, mais toujours surveillés et soutenus.

Il priait; Dieu, Tu vis sa foi:
Alors des célestes Phalanges,
Tu lui mandas l'un de Tes anges
Qui chantent, ravis devant Toi,
L'hosanna de leurs saints hommages
Et, tout baignés de Ta clarté,
Balencent le berceau des âges,
Au sein de Ton Eternité.
L'ange lui dit, au seuil du Sanctuaire:
« Je dévoile à ta piété
L'asile de suavité
D'où saintement s'élève la prière.»
O cœur que l'amour envahit!
Dans son foyer bénis ta flamme,
Donne à Dieu le baiser de l'âme
Qu'une chaste larme trahit.

Soudain descendu dans Son Temple,
Ton Esprit à lui vient s'unir,
Tandis qu'adorant il contemple
Le flambeau de son avenir.

Oh ! prête-lui Tes grâces paternelles;
Qu'il puisse, en implorant Tes Cieux,
Filer nos rayons glorieux
Dans ce chaos de ténèbres mortelles.
Qu'un jour au sein de Tes élus,
Ainsi qu'un astre, il resplendisse,
Ayant nourri de Ta justice
L'essaim que Tu lui dévolus.

*

Sois béni, toi, dont la parole sainte
Aujourd'hui créa notre Dieu;
Car tes pas dans l'auguste lieu
Auront gravé pour jamais leur empreinte.

Promets des reflets de gaieté
Aux sourires aimants des choses;
Apprends à tes nouvelles roses
Les sains parfums de la bonté.

Crains la faveur, elle est brutale.
Son messenger, qui vers nous tend sa main,
Porte au pied l'éponge fatale
Pour l'effacer, parfois, au lendemain.

Quand le bonheur fuit dans les larmes,
Gagne à la paix l'œil languissant:
A l'hommage reconnaissant
Le Seigneur inspire ses charmes.

Au point du jour, à son déclin,
Va chez Zacché, va chez Lazare,
Partout où la nature avare
Tente les pleurs de l'orphelin.

Aux délaissés verse le baume
De la compassion, et puis
Demeure longtemps sous le chaume
Où l'étoile t'aura conduit.

Si du méchant tu terrasses la force,
En élevant ta vertu contre lui,
Dis à ton cœur, sous sa fragile écorce:
C'est d'En-Haut que l'éclair a lui.

De ta moisson dore les gerbes;
Mets des vertus dans leur milieu:
Dis aux petits comme aux superbes
Que l'orgueil appartient à Dieu.

Lors, au pied de la Tour d'Ivoire,
Amène tes agneaux bénis:
Là, les troupeaux qui sauront croire
Seront par l'amour réunis.

6

A MONSIEUR L'ABBE FOURNIER

Curé de la paroisse de Nendaz,
à l'occasion de sa Première Messe

L'abbé Joseph Fournier (1882-1949); ordonné en 1910, nommé vicaire de Nendaz. Aussitôt envoyé comme professeur au collège de Sion, mais nous le retrouvons déjà en 1911 curé de Nendaz, où il fit reconstruire le clocher. Curé de Saint-Maurice de Lacques en 1920, curé de Troistorrents en 1929; curé de Saillon en 1945.

Comme la pièce précédente, le poète l'adresse au titulaire du moment, mais il reporte la pensée au jour de la première messe, qui permet de mieux souligner le caractère du sacerdoce.

- 1. Le poète invite le clocher à appeler la foule pour la fête. Il y convie, comme hôtes d'honneur, l'Innocence et les Anges gardiens de la paroisse.*
- 2. Adresse au primiciant: qu'il bénisse Dieu pour une vocation reçue dès sa tendre enfance. Et qu'il prie pour nous. Que de nos Miserere il fasse un Te Deum!*
- 3. Appel aux anges, appel au Verbe de Dieu incarné: que dans un tel mystère, ils soutiennent nos raisons défaillantes!*

Connaissance de la Bible: l'Arche d'alliance dans la maison d'Obédedom (1 Par., XIII, 14).

Lance au loin tes appels sonores,
Pieux clocher, toi qui reçois
Le premier tribut des aurores
Et les prémices de nos voix.

Ta voix annonce le mystère,
Elle prédit le Sacrement;
Pour bénir l'humble de la terre
Elle appelle un Seigneur clément.

Tu vois, la foule réunie
S'empresse avec recueillement;
Et déjà ta vive harmonie
Frémit d'un airain plus aimant.

Accours aussi, chère innocence,
De Grégoire suis le sentier;
Viens évoquer ta ressemblance
Dans le miroir du bénitier.

L'élu des Grâces souveraines
Réclame ton affection:
En ce jour Dieu dans ses mains pleines
A mis la bénédiction.

Eloignez nos désirs frivoles,
Anges gardiens du bercail,
Empourprez nos fronts d'auréoles,
Saintes Images du vitrail;

Plus grand qu'un prophète, il s'avance
Dans la gloire et la piété;
Car Dieu l'a fait par Sa puissance
L'arbitre de Sa Majesté.

Dis-nous lequel parmi les Anges
Aux soins maternels te soumit,
Lequel t'a souri dans tes langes,
Douce image d'un Dieu promis.

Dis-nous ton bonheur, le mirage
Qui t'a ravi, quand tu surpris
Se fondant, l'humain personnage,
Dans le prisme pur de l'Esprit.

Nous avons honoré ta pompe
Jusqu'aux regards des Chérubins;
Pour nous qu'un pain divin se rompe,
Monte, en priant, au Saint-des-Saints.

A l'Autel, plus puissant que l'Arche
Commis en Israël, au toit d'Obédédôm,
Prosterné sur la sainte marche,
De nos Miserere tu fais un Te Deum.

Prends tous nos vœux dans tes offrandes:
Qu'ils montent de concert dans l'amour et l'encens
Au Très Saint, quand tu lui demandes
D'affranchir le coupable et bénir l'innocent.

Venez sur des brises mystiques
Berger nos âmes tour à tour,
Echos des hymnes angéliques,
Parfums de l'ineffable Amour.

Soutiens notre foi vacillante,
Quand tu verras, dans le Saint Lieu,
Tomber la raison défaillante
Devant l'immensité de Dieu.

Repose en lui, Verbe Sublime,
Pour guider ses pas incertains;
Souviens-toi, Aimable Victime,
Que Tu nous bénis dans ses mains.

Laisse Ta faveur débonnaire,
Puisqu'à Tes pieds il a prié,
Descendre au fil de la prière
Jusqu'en son cœur sanctifié.

7

A MONSIEUR LE PRIMICIAINT JEAN-PIERRE DELEZE

actuellement Rd curé de Muraz

STANCES SUR LA PRIERE

Non pas primiciant, puisque déjà curé de Muraz. Mais c'est la première messe qui le fait «Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change».
Pierre Délèze (1885-1951).

Né à Haute-Nendaz; vicaire de Conthey en 1912; curé de Muraz en 1915; prieur de Val-d'Illiez en 1919; curé de Saint-Léonard en 1933; retraité à Haute-Nendaz en 1943. Auteur, en collaboration avec l'abbé Tamini, d'un Essai d'histoire du District de Conthey et d'un Nouvel Essai de Vallesia Christiana (d'où nous tirons les renseignements sur les destinataires des pièces religieuses de Roten).

Le sous-titre indique le genre: ce sont des stances sur la prière.

Que le prêtre prie le matin quand la grive commence à chanter dans la forêt; à midi quand l'alouette tressaille au plus haut de l'azur.

La prière, langage de la foi, monte vers Dieu; elle témoigne de sa divinité et de son humanité.

Exemple de Moïse. Sens prophétique de la prière.

Exemple de Job. Valeur propitiatoire de la prière.

Quand, grisée aux parfums alpins,
La brise douillette et légère,
Sous l'aube, a conté son mystère
Aux petits de nos fiers sapins,

Bénis Dieu, Sa grâce féconde
Qui régit nos pieux élans;
Car Satan lui rendit le monde,
Vaincu par l'amour de son flanc.

Quand la grive, en haut de leurs cimes,
Entre dans les rayons dorés
Pour chanter son hymne aux forêts,
Vibrantes de charmes intimes,

Rends hommage à ton Dieu vainqueur,
Humble sujet de Son empire;
A chacun Il aime à sourire
Dans l'idiome de son cœur.

Quand l'alouette au ciel s'oublie,
Loin du sol qui l'humilia,
Perlant la vive mélodie
De ses joyeux alleluia,

Rayon de Sa gloire immortelle,
Vers Lui s'élève ton esprit,
Pour Lui dire ce qu'Il t'apprit
En t'apportant Sa loi nouvelle.

Il témoigna Sa Vérité
Dans Sa vertu, dans Son mystère;
Adore Son Humanité,
Si tu veux aller à Son Père.

Implore le Dieu que tu crains
Dans l'amour et dans la souffrance,
Le Père qui sonde tes reins
Viendra combler ton espérance.

Vois-tu le gendre de Jéthro !
Ses vœux montaient dans l'Offertoire
De son âme, comme la gloire
De la blessure du héros.

Il fut roi des Saints Interprètes,
Jéhova lui prêtant son bras,
Et le cœur d'Israël vibra
Sous la lyre de ses prophètes.

Dans ton sein ravive la foi
Qu'au Seigneur demandait l'Apôtre:
Que sa prière soit la nôtre,
Au nom du Christ et de Sa loi.

Dieu dit à Satan: « Je te donne
Cette nef, ses ors précieux;
Job est là, le souffle des Cieux
Le guidait; Je te l'abandonne.»

Se tordant sous l'ardent effort
De cent démons rugissant d'aise,
La nef bondit sur la falaise
Et les flots happent ses trésors.

Mais Job, dans son ombre charnelle,
Priaît la divine Bonté;
Son long soupir fut écouté,
Là-haut, sous l'Ogive éternelle:

Et Job, naufragé de Satan,
Monté sur son coursier épique,
Rejaillit dans l'Ode historique
De la croupe du Léviatan.

8

REPROCHES A CERTAIN MONSIEUR LE VICAIRE

pour avoir quitté sa paroisse
sans prendre congé de ses ouailles

Ce «certain vicair» serait-il l'abbé Fragnière ? Il semble que oui, puisque nous l'avons vu vicair de Nendaz en 1909 et qu'en 1911, il part pour Chandolin. Son ministère à Nendaz correspond donc à deux années au moins du séjour du poète, et il ne fallait pas moins de ce temps pour qu'il ait pu le connaître et l'apprécier en tant que confesseur.

On dirait que le poète, fatigué comme nous des sublimes contemplations où il avait entraîné le lecteur, est heureux de reprendre pied sur le gazon et d'y danser un sautillant menuet. Allégé de son poids et de ses rhumatismes par la confession, le vieux poète joue familièrement avec celui qui est son père spirituel et son jeune camarade.

L'alternance des vers de huit et de quatre pieds donne aux propos un air gentiment désinvolte, qui n'exclut pas le respect.

Le vicaire est parti «sans un mot d'amour»; cela n'est pas juste, et les gens y vont de leurs suppositions. On dit, on dit... On dit même que le vicaire en avait sec du confessionnal; ce qui fournit au poète le deuxième thème: l'éloge du confesseur par la confession publique du «vieux libertin», comme il aime à s'appeler.

Nulle difficulté, sauf quelques mots latins du droit canon. Ratio non erat adhibenda: ce ne sont pas des manières! La neuvaine à saint Gordien: Inventé de toutes pièces par la fantaisie du poète, ce saint rappelle en substantif le souvenir du nœud gordien, si bien ficelé par le laboureur phrygien Gordios, que même le grand Alexandre ne put le dénouer et fut réduit à le trancher à coups de lame. Saint Gordien devient ici le céleste auxiliaire qui aide à dénouer les nœuds de vipère des péchés capitaux. Judicieuse pénitence, qu'une neuvaine à saint Gordien!

Lorsqu'on part, Monsieur le Vicaire,
En bon Romand,
L'on peut être gentil, sans faire
Du sentiment.
On calme les pleurs, c'est d'usage;
Un capucin
Donne gentiment une image,
Prise en son sein:
Mais partir sans adieu, en trombe,
Du vieux Nendaz,
Ratio non erat, mille bombes!
Adhibenda.
Aucun soupir, pas une larme
Ni mot d'amour!
Vous n'étiez pas notre gendarme
Ou mal en cour;
Vous occupiez un reliquaire
Au sein de nous;
Pour Dieu vous étiez le Vicaire
Aux deux genoux.
Et moi qui vous aimais tout rose
Pour vos vertus!
Oh! ne plaidez point votre cause...
Turlututu!
Pareil départ se lanturlure,
En tapinois,
Lorsqu'on veut filer en droiture
Vers les Chinois.

J'entendis même des reproches,
 Au Cerisier;
Eût-ton voulu sonner les cloches !
 Vous vous disiez:
« Je pars sans bruit, c'est plus commode.»
 On croit plutôt
Que vous méditiez un exode
 Ex abrupto.
Voyez comment on vous arrange:
 Je fus surpris
D'ouïr certain propos étrange
 D'un fol esprit:
« Qu'à deux pas de la passerelle,
 On vit, je crois,
Que vous brandissiez la semelle
 Contre l'endroit.»
Serait-il vrai !... Des gens plus sages
 Opinaient oui...
Dame ! un démenti, sans ambages,
 M'eût réjoui.
D'aucuns disaient: « C'est à la grille
 Qu'on l'a blessé;
Il en avait plein l'écoutille,
 Il s'est lassé.»
Vous ?... blâmable... à la Pénitence ? !
 Mais voyons donc !
Toujours vous étiez pour l'offense
 Plein de pardons.
Mais l'on devient, sinon revêche,
 Un peu troublant,
En carêmant à gorge sèche
 Et ventre blanc.
Non ! demeurez notre cher hôte
 Du temps lointain,
Bien que vous ayez froissé Rôte,
 Un septantin,
Moi, qui venais, chaque huitaine,
 Vieux libertin,
Me confesser miton-mitaine
 De bon matin,
A vous, Dom Lieutenant, mon Père
 Du Tribunal,
Pour récupérer le critère
 Théologal.

Quand mes péchés pressaient mon âme
De leurs sept nœuds,
Vous tranchâtes l'horrible trame
Du mal haineux.
Votre bonté, pour toute chose,
Ne m'octroya
Qu'un orémus avec sa dose
D'alleluia.
Si j'ai béni Dieu de ma veine !
Je comptais bien
Encaisser au moins la neuvaine
A saint Gordien.
Il vint par votre main candide
Me rebâtir,
En glissant à mon œil humide
Le repentir.
J'étais un copain de crapule,
Pécheur fougueux;
Pour avoir daigné, sans scrupule,
Blanchir le gueux.
Vous recevrez l'investiture,
— Je vous prédis —
De quelque riche sinécure,
En paradis.
Dieu d'amour ! comblez d'allégresse
Nos confesseurs;
Répandez sur eux la largesse
De vos douceurs.

LA ROUGEOLE DE MADELEINE

Une nièce ou petite-nièce du poète est malade; le poète rime pour elle cette admirable fantaisie. Le cœur, ému sans être alerté, joue avec l'imagination et l'esprit.

Variété des mouvements.

1. *La fièvre bénigne de la fillette, «riante image du repos».*
2. *Contraste avec la fièvre des grands malades, décrite comme un incendie à l'assaut de la tête, déroulant ses volutes avec des visions dignes d'un Breughel d'Enfer.*
3. *Reprise du premier thème en images fraîches, légères, gracieuses: un printemps de capucines et de roses.*
4. *Conseils à la malade: Calme! Patience!*
5. *Choix d'une berceuse. Le tempo s'accélère, se dégage des «complaintes du gris automne» pour proposer une chanson plus alerte. Le poète cherche, il trouve; mais le dernier vers nous plonge dans le noir: quel est cet air si... la... thé... mi... ?*

Etre malade sans danger,
Dans un bon nid, calme et gentille;
Rêver qu'on dort pour mieux songer,
La main sur son cœur qui frétille,
En attendant qu'un arc-en-ciel
De jours meilleurs vous fasse hommage;
Madeleine, est-il sous le ciel
Du repos plus riante image !

Heureuse ! plains les moins heureux
Que l'âpre souffrance déchire,
Sur les honteux grabats, et ceux
Que torture un affreux délire
Où le feu mortel, dans l'effroi,
S'élançait à l'assaut de la tête.
Là, bientôt, le glas du beffroi
De l'art sonnera la défaite.

Dans le cerveau surexcité,
L'aiguille a déserté le pôle;
Sur de vagues embruns d'été,
S'en vient flotter la Pentapole;
La fantasia des Mirmydons
Bondit sous le front qui s'embrase;
Aux piaffements des rigodons
Quelque lobe, à la fin s'écrase.

Et puis ?... — Mais j'ai dit: c'est la fin.
Vois-tu, Madeleine, on a beau faire,
Même à la barbe du plus fin,
Elle accomplit son ministère.

Mais toi ! sentir (quel joli lot !)
Des capucines et des roses
Germer, comme en un jardin clos,
Sous ta peau ! les sentir écloses !
Bon Ange agiter l'éventail
En un caressant froufrou d'aile
Sur ton chaud minois en travail !
Du meilleur mal c'est le modèle !

Deux trois jours couchée en zigzag,
Tu devras, sous ta couverture,
Unir Bonsoir et Gutentag
Selon le vœu de la nature.
Ne médis pas de ton coussin:
Vaut-elle si peu, l'assurance
D'un prompt retour à l'état sain
Pour engager ta confiance ?
Donc, un repos édifiant
Pour que le bobo ne revienne.
C'est ainsi que tout patient
Doit danser la quotidienne.

Vois: les nounous ont leur refrain;
Leur chant d'une douce mollesse
Assoupit le petit chagrin
Dans les échos de la tendresse.

Grand-mère chantait aux fuseaux;
Mais c'était lent et monotone;
Elles contristaient les oiseaux,
Ces plaintes du gris automne.

Chante aux petits airs égrillards
Qui sautent follement aux lèvres,
Tout seuls, et jouent des retards
Même aux plus insolentes fièvres:
Cadet-Roussel, Les Bons Garçons,
Ou Bonjour Nanette... Que sais-je !
Il en est tant de ces chansons !
Tout vent nous dicte leur solfège.

Attends... cet air ?... Là, j'ai trouvé !
Enfoncé, mon brave Archimède !
C'est... (Madeleine, est-ce rêvé !)
Si... la... thé... mi... Quel bon remède !

SUR LA MORT DE MENELIK

Ménélik II, négus d'Ethiopie, empereur. Monté sur le trône en 1889. Battit à Adoua en 1896 les Italiens envahisseurs, assurant l'indépendance de l'Ethiopie. Mort en 1913.

Après une brève et cocasse oraison funèbre sur trois rimes en ic qui suggèrent le hoquet final, le poète continue sa chanson d'humour et de souriante mélancolie sur le thème d'un incident diplomatique qu'il n'est pas facile de situer.

Après Adoua, « Ménélik II gouverna une Ethiopie indépendante. Brave, intelligent, d'esprit ouvert et assimilateur, le négus, «rois des rois et lion de Juda», loin de se montrer xénophobe, se déclara prêt à moderniser énergiquement son empire avec l'aide de conseillers étrangers, en particulier suisses et français... Toutefois, il vit d'un mauvais œil le traité anglo-franco-italien du 14 décembre 1906, par lequel ces trois puissances s'engageaient à respecter l'intégrité territoriale de l'Ethiopie et en réglaient la pénétration économique par elles. Ce désintéressement lui apparut doublé de convoitises inquiétantes.

» Les dernières années de Ménélik furent attristées par la mort de son cousin, le ras Makonnen, vainqueur d'Adoua, et par les intrigues de l'impératrice Taïtou, intelligente, mais stérile et jalouse, désireuse d'écarter du trône le ras Taffari, fils de Makonnen, et la princesse Zaoditou, fille chérie de Ménélik, au profit de Lidj-Eyassou, fils du ras Mikhaël et d'une fille présumée du négus. Elle y parvint: Lidj-Eyassou fut proclamé héritier en 1908; il monta sur le trône en 1913, après la lente agonie de Ménélik II » (Larousse).

Il fallait rappeler ces événements pour goûter une chanson qui eût pu faire, en son actualité, le tour du monde.

Restent pas mal d'allusions à expliquer: assassinat de diplomates européens qui devaient faire appliquer le traité de 1906? Camouflage d'information? Amusant contraste entre l'émoi en Angleterre et en Italie, et l'impassibilité de «ces ras-là», que «rien n'émeut».

Et le poète se défoule, comme les Français, par le refrain «Taitou lala», dont la vogue commençait. Car en France, «tout finit par des chansons».

As-tu lu le récit: «La mort de Ménélik »?

On prétend que son mal débuta par un tic,
Lequel, en s'étendant, fit jouer le déclic.

Ses lions noirs nous ont croqué nos diplomates:
Sans remords, les grebins s'en sont léché les pattes.
Un accès de douleur, dit-on, les a surpris.
Ils n'ont laissé ni poils ni macabres débris;

Un zeppelin pourtant nous rapporte en Europe
Une botte ?... un faux-col ?... pendus au guiderope.
Dans son message aux rois, le petit Lidj Jassu
Nous en apprendrait moins qu'on n'en eût déjà su.
A Londres, quels émois ! et, dans la Péninsule,
Sous maints lampions ternis se gonfle la fistule.
Mais, là-bas ? — Ha ! bien oui, rien n'émeut ces ras-là.
O Taïtou ! Taïtou ! Taïtou lala !

11

LA TOQUE DE BEAUPERRIER

Beauperrier: *hameau de quelques maisons, sur une corniche de la pente entre Baar et Veysonnaz sur Sion (Valais).*

La toque: *fille ou femme simple d'esprit.*

Récit, chants:

1. *Présentation du site.*

2. *Narration.*

3. *Eloge du «premier auteur» — c'est-à-dire du premier conteur — par le narrateur dont le poète recueille le récit.*

La narration proprement dite pourrait être divisée en chants, comme une épopée.

Chant premier: *le médaillon de l'affamée, suspendu à celui du «ménage heureux», suspendu lui-même à celui de «l'empereur de France»: l'épopée au troisième degré de noblesse. Major e longinquo reverentia. Ainsi est honorée la destinée tragique d'une pauvre femme dénuée de tout, même de la raison.*

Chant second: *Le drame, introduit par deux vers pleins de magie poétique:*

Or, certain soir, par un ciel étoilé,
L'arbre charmeur entraînait en folle danse.

Eblouissement de la femme en voyant les fruits tomber.

Chant troisième: *Le rêve est coupé par une réalité brutale que le style accuse en timbre de basson:*

Et patatras ! Et couic !... la crétiène...

Chant quatrième: *Une élégie. La sépulture de Marianne. Où la pitié de l'auteur, qui allait devenir communicative, se reprend dans une modulation en simplicité rustique:*

Ils ont peinté Martin et son poirier
Sur la pierre à la croix de verne
Où l'on venait le dimanche prier.

Finale: Le poète se tait, laissant son narrateur s'attendrir à son tour au souvenir du premier auteur et de ses précisions astrologiques. Nous avons déjà vu, presque partout, le poète embrasser dans une même sympathie, les pauvres de chair et les pauvres en esprit.

Non, Beauperrier n'est pas un site
Que les poètes ont chanté.
Trois, quatre maisons qu'on habite,
Granges et racards, à côté,
Dans un pli que l'hiver adore,
En font les charmes refroidis.
D'y passer un jour, passe encore,
On n'y vivrait pas deux lundis.

Gardons-nous, pourtant, d'en médire.
Là, se joue un drame épatant,
A douze cents ans de l'hégire,
Et, le cas étant tant tentant,
Je grille d'en faire mémoire.
Le fait est réel, mes amis;
Si les chroniqueurs l'ont omis,
Ils n'ont fait qu'appauvrir l'Histoire.

Donc, sans prétention, je suis
Le récit que me fit un pâtre,
Dans les veilles des longues nuits,
En tisonnant le feu de l'âtre.

A Beauperrier, dans un ménage heureux,
Vivait au temps de l'Empereur de France,
Bonne fillette, à l'esprit mol ou creux,
Par ses parents vouée à l'abstinence.
Toujours, la huche, où l'on serrait le pain,
Ne lui montrait que sa froide serrure
Qui prédisait la faim du lendemain.
Bêtes et gens servis, la nourriture
Lui parvenait, parfois, mais chichement.

En saison bonne, on peut encore vivre,
En quêtant loin: l'on donne bonnement;
Mais, quand la neige a remplacé le givre,
On agit mieux pour rester au logis.

L'automne était la saison préférée
De la pauvrete: alors, les fruits rouges
Par l'âge mûr, lui donnaient sa denrée.
Quand le silence annonçait le sommeil,
Furtivement elle allait de la porte

Vers un poirier, sans provoquer d'éveil.
Elle vivait mieux, au moins, de la sorte.

Or, certain soir, par un ciel étoilé,
L'arbre charmeur entrainé en folle danse.
Comme un guignol dans son centre installé,
Un ours perché lui donnait la cadence.

Lorsqu'on voit pendre au rayon visuel
Un beau fruit rouge où la faim mord en rêve,
S'occupe-t-on d'un cas éventuel !

La lune rit, ne sors pas, enfant d'Eve.
Elle accourait, voyait les fruits tomber
Et se hâtait. Pour elle quelle aubaine !
Prendre à gogo ! l'effort de se courber !
Et la voilà sous l'arbre hors d'haleine.
Il grêlait dru sur sa tête et son rein.

Naïvement, insensible où ça cogne :
« N'a preu ! merci ; n'a preu ! brave parrain »,
Disait-elle, en dépêchant sa besogne ;
Sans se douter qu'un sombre grognement,
Dix pieds plus haut, sur la branche fatale,
Lui répondait rien moins que gentiment.

Enfin Martin, voyant que sa faim-valle,
Pour s'apaiser, trouverait à loisir,
Descend d'un cran... (Gare à toi, Marianne !)
Et patatras !... et couic !... la crétienne.

L'ours hébété, la regardant gésir,
Sous le poirier, ne faisait pas sa poire.
Il avait ouï comme un dégonflement,
Un bruit de flux s'échappant sourdement
De sous sa masse et ne pouvait croire
Ses yeux ronds qui constataient son exploit.

Vah ! gorge-toi, mais gagne ton repaire,
Le talion te poursuit de sa loi.
Dans l'avenir tu seras légendaire.

Au champ des Morts, Asson-Basse-Nendaz,

La Marianne en paix repose.

Son jour n'est pas marqué dans l'Agenda

Ni son tertre d'aucune rose.

Mais elle avait tant pâti de la faim

Durant sa chétive existence,

Qu'on a jugé lui devoir, à la fin,

Une pieuse récompense.

Ils ont peinté Martin et son poirier

Sur la pierre, à la Croix de verne,
Où l'on venait, le dimanche, prier.
La pierre, un jour, partit à Berne.

Ainsi finit mon narrateur.
En débitant des propos d'astrologue;
Pour louer le premier auteur,
Il ajoutait, en forme d'épilogue:

C'est un ancien soldat de Beauperrier,
Témoin du temps, qui contait l'aventure;
Moi, je n'ai fait que de vous ennuyer,
En empruntant son genre et son allure.
Lui contait beau: il savait dire franc.
Quelle planète! étant que, le jour même,
La Mariézé tuait le cochon blanc
Qui pesa trois cents au poids de Jean Heime.
Le grand Major Ladonguinachtempo
Voulait l'entendre, aux repos d'exercice,
Et lui servait, chaque fois, demi-pot,
A la Planta, par-devant la milice.

12

L'ÉPITAPHE DU POÈTE

Ferdi. *Prénom du poète pour ses familiers.*

Chafouin: *adj. Sournois, rusé, fouineur. Mais Roten, qui fait de l'adjectif un substantif, pense à foin avec lequel il rime; le poète mène la vie misérable d'un chat de grange ou de gouttière.*

Morfondis: *contamination volontaire d'au moins trois mots: mort, morfondre et De profundis. Un morfondis: un De Profundis pour les morts qui se morfondent!*

Trappistjoch. *Idem. Joch en allemand veut dire le joug. Le poète porta le joug des trappistes. Mais Joch signifie encore le joug, l'arête, le sommet effilé d'une montagne. Roten forme le mot Trappistjoch sur Jungfrau-joch, etc. Comme il avait escaladé les sommets des Alpes, il a essayé le Trappistjoch: le sommet malaisé de la perfection chrétienne, dans l'Ordre de Cîteaux. Il jumelle plaisamment cette montagne spirituelle avec le Cervin: les deux, en des sens différents, sont hauts: Hoch!*

Eleison: *Fragment de l'invocation grecque Kyrie eleison, le minable prends pitié de notre nouvelle liturgie. Rime curieusement avec bon garçon.*

Sept distiques de calembours et de rimes forcées: pierre brute aux angles vifs, sur laquelle ne ressortent que mieux deux vers simples et sincères: la vérité, le cri du cœur:

Dans le stade de l'existence
Son lot béni fut la souffrance.

Mon épitaphe

Ci-gît Ferdi, la bête à foin,
Qui fit trente-un ans le chafouin,
Mangéa des conserves, but fixe
Pour que nul vers ne le désire
Aux saints 'echos d'un Morfondis
Sous la pierre il clamera bis.
La vertu ne quida sa vie;
Mais sa mors, té! fut œuvre pie.
Il fit, jadis, le Crappistjoch,
Cecin lui dut ses frimas (Hoch!)

Dans le stade de l'existence,
Son lot béni fut la souffrance....
Passants, criez deïson,
Il fut, durant, un bon garçon.
